

30 engravings

£28
20

CONTES

PARIS. — TYP. LACRAMPE ET Ce, RUE DAMIETTE, 2



CONTES
RÉMOIS

— ILLUSTRÉS PAR M. PERLET. —



PARIS

HETZEL, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 33

—

1843

CONTE I.

LES CINQ LAYETTES.

L'heureux pays que celui de Champagne !
Des vins exquis parfument la montagne,
Le peuple est bon, les maris point jaloux,
Et le beau sexe a le cœur aussi doux
Que les moutons qui peuplent la campagne.

Un Champenois, riche et vivant aux champs,
Eut le malheur d'être veuf à trente ans.

De cet hymen il n'avait qu'une fille
Aux cheveux blonds, douce autant que gentille,
Blanche surtout, et Blanche était son nom.
Il entreprit son éducation,
Ne voulant point, dans sa tendresse extrême,
S'en rapporter à d'autres qu'à lui-même.
Après ses vins, ses blés et ses moutons,
Sa fille était son unique pensée.
Ce qu'il apprit à grand'peine au lycée,
Il l'enseignait à Blanche en ses leçons.
Il vint de là qu'à seize ans notre fille
Ne savait point se servir de l'aiguille;
Mais sur les champs, les troupeaux, les saisons,
On l'entendait, pour complaire à son père,
Parler latin comme Pline ou Vanière.
A dix-huit ans, après mûr examen,
Blanche étant riche en candeur, en science,
Le campagnard promit enfin sa main
Au fils aîné de son plus près voisin,
Épris de Blanche et de son innocence.

Le soir du jour qui fixait leur destin,
Le Champenois, à défaut de la mère,
Veut à sa fille expliquer un mystère
Cher à l'Amour encor plus qu'à l'Hymen :
« Venez, ma fille, il faut que je vous parle.
« Dans votre lit ce soir entrera Charle.
« Le ciel à l'homme a dit : Fais des enfants ;
« A vous il dit par la voix de l'Église :
« Femme, soyez à votre époux soumise.
« Cette nuit donc dans ses bras caressants
« Obéissez au mari qui vous aime,
« Et je tiendrai sur les fonts de baptême
« Le gros poupon qui dans neuf mois viendra.
« Soyez docile, et tout à bien ira. »
De la quitter, à ces mots, il s'excuse,
Et laisse au lit notre vierge confuse.
Le lendemain, à peine le soleil
Avait doré la couche d'hyménée,
Que le père entre et court, à son réveil,
Revoir au lit notre jeune épousée :

« Je t'ai promis, dit-il, en l'embrassant,
« D'être parrain de ton premier enfant :
« Faut-il bientôt commencer les emplettes?
— Oui, mon papa, dit Blanche en rougissant;
Mais, s'il vous plaît, commandez cinq layettes. »

CONTE II.

LES INCONVÉNIENTS DU REPENTIR.

Un villageois, pour régir sa maison,
Prit femme jeune et servante fort sage,
Belle pourtant : Marie était son nom.
La paix régnait au sein de son ménage.
Époux lecteur, la paix en mariage,
Vous le savez, suffit pour rendre heureux.
Il l'était donc avant d'être amoureux,
Comme Abraham, de servante jolie.
Las de pain blanc, au pain bis de Marie

Il veut toucher comme plus savoureux ;
Mais celle-ci que l'époux contrarie
Et pousse à bout, vient d'un air affligé,
Son paquet fait, demander son congé.
La femme dit : « Es-tu donc folle ou sage
« De nous quitter ? et pour quelle raison ?
« Ne suis-je pas facile en ma maison ?
« Désires-tu, ma fille, un plus fort gage ?
« Soit : trente écus avec ton gai visage
« Pourront un jour tenter quelque garçon.
« Mais quoi ! des pleurs ? avec moi sois sincère ;
« Sur ce départ, Marie, expliquons-nous.
« — Vous l'ordonnez, je ne puis plus me taire,
« Répond Marie : eh bien ! c'est votre époux
« Qui veut de moi ce soir un rendez-vous.
« Plutôt mourir que de faire à Madame
« Un pareil tort ! — C'est bien, lui dit la femme.
« Et c'est par toi que mon cœur outragé
« Veut qu'aujourd'hui du perfide on le venge.
« Cours, et dis-lui que, ton esprit changé,

« Pardon sonnant, tu l'attends dans la grange.
« — Mais quoi, Madame, y faudra-t-il aller?
« — Auparavant tu viendras me parler. »
La jeune fille à l'époux avec grâce
Ayant tout dit, est bientôt de retour.
Lui, tout joyeux, ne tenant plus en place,
Va jusqu'au soir promener son amour.
Chemin faisant, Marie offre à sa vue
Mille beautés dont il fait la revue;
A son esprit se présente à son tour
Sa femme aussi de mille attraits pourvue.
Le repentir vient frapper à son cœur,
Il le reçoit, et content de lui-même :
« J'allais, dit-il, d'une femme que j'aime,
« Pour un caprice exposer le bonheur.
« Le rendez-vous maintenant m'embarrasse. »
Disant ces mots, Jean sur son cheval passe :
Jean, de son maître en secret le rival,
Jeune, bien fait, gouvernait l'écurie.
Lors il l'appelle, et d'un ton amical :

« Voudrais-tu bien, Jean, épouser Marie?
« Va dans la grange, et surtout ne dis mot.
« Demain matin je compterai la dot. »

Le garçon part. L'autre à pas lents chemine
Vers sa maison. Mais seule en sa cuisine
Il voit Marie : « Eh quoi! lui dit l'époux,
« Était-ce ici qu'était le rendez-vous?
« Tu me trompais? — Moi, je suis dans la grange
« Et de Monsieur j'attends une louange,
« Répond Marie; allez plutôt y voir,
« Vous y pourrez faire votre devoir
« Avec Madame et calmer sa furie. »
A ce discours, le mari stupéfait
Comme un trait part, frappe à la grange et crie :
« N'y touche pas, Jean, ce n'est point Marie.
« — Marie ou non, lui répond Jean, c'est fait. »



Ouvre ou non, lui répond Jean c'est fait.



Dans ce saint mois chaque jour me chagrine
Pour lui seul je dois marquer deux doigts

CONTE III.

LA CONFESSION SUPPRIMÉE.

Le ciel sur nous en aveugle dispense
Maux et plaisirs; et trop souvent le mal
Dans le plateau fait pencher la balance;
Les plus heureux ont le partage égal.

Un des curés que nourrit la Champagne,
Cette Champagne où moines blancs et noirs
Avaient jadis de nombreux vendangeoirs,
A table, un soir, seul avec sa compagne,

A cœur ouvert parlait de son état.
D'abord il fit l'éloge de sa cure ;
Puis s'en plaignit, peut-être outre mesure.
C'est notre usage : eût-il été prélat,
La part du blâme eût été la plus forte.
« Enfin, dit-il à sa servante accorte,
« Comptons tous deux les bons et mauvais mois.
« Marque les bons, Justine, avec tes doigts.
« Moi, les mauvais, et voyons qui l'emporte.
« Janvier, ma mie, a par un jour heureux
« Commencé l'an ; il faudrait bien des peines
« Pour l'effacer, c'est le jour des étrennes.
« Je n'ai pas bu tout l'Auvilé mousseux
« Dont le voisin m'a donné dix bouteilles.
« Ce matin-là, Perrinette aux yeux bleus
« Me dit : Curé, j'apporte les oreilles
« De notre porc, et de plus un jambon
« Que je vais pendre à votre cheminée.
« Justine, allons, pour plus d'une raison,
« Tu dois marquer ce mois de bonne année.

« Passons à l'autre; il est loin du premier.
« Le mal, le bien, s'offrent dans février.
« S'il a l'odeur des trois jours gras, que j'aime,
« Il est bientôt escorté du carême.
« Pour être juste, il nous le faut tous deux
« Ne point compter et le laisser douteux.
« Mars est bien loin d'être un mois équivoque :
« Pour un curé c'est la plus rude époque.
« Oh! quel ennui d'aller, dès le matin,
« Malgré le froid, au travers d'une grille,
« Pour écouter jusqu'au soir femme et fille
« Disant sa coulpe et celle du prochain!
« Dans ce saint mois chaque jour me chagrine,
« Et pour lui seul je dois mettre deux doigts.
« Mais, faisons mieux, et, s'il se peut, Justine,
« Tâchons de rendre heureux ce mauvais mois.
« Voici venir ces longs jours de carême.
« Temps de confesse et temps d'affliction;
« Ayons recours à quelque stratagème
« Pour obliger la dévote elle-même

« A renoncer à la confession. »
Dans ce dessein il monte un jour en chaire,
Et dit, après une courte prière :
« Mes chers enfants, l'homme, et par l'homme encor
« J'entends la femme, est faible de nature ;
« Dès que le diable est chez nous d'aventure
« Pour nous tenter, nous cédons sans effort ;
« De là péchés plus hideux que la mort :
« Un seul suffit pour d'éternelles flammes.
« Mais, par bonheur, Dieu, l'ennemi du mal,
« Pour les pécheurs a fait un tribunal
« Qui peut d'un mot purifier les âmes.
« Absous d'un vol, vous n'êtes plus voleur ;
« La jeune fille, hélas ! trop confiante,
« Pleurant sa faute et son amant trompeur,
« Court à confesse et revient innocente.
« Mais, pour jouir d'un bien si précieux,
« Mettons de l'ordre, et tout en ira mieux.
« Je veux d'abord que la sainte semaine
« Soit consacrée à cette œuvre chrétienne :

« De plus, ses jours en nombre étant égaux
« Aux sept péchés qu'on nomme capitaux,
« Chaque péché, dans l'ordre que l'Église
« L'a désigné, doit seul avoir son jour,
« Et tous les ans revenir à son tour;
« Suivez-moi bien, de crainte de méprise.
« Les orgueilleux seront absous lundi;
« Mardi, l'envie; il est bon que justice
« Aux libertins soit faite mercredi;
« Jeudi, viendra le tour de l'avarice;
« A nos gourmands il faut le vendredi;
« Pour la colère admettez samedi;
« Et le dimanche, une heure avant la messe,
« Au tribunal j'attendrai la paresse. »
Là le curé terminant le sermon,
Leur donne à tous sa bénédiction.

Le lundi saint, de courir à confesse
Nul n'est tenté : car, qui voudrait tout haut
Dans le village accuser son défaut?

Si la dévote, au détour d'une rue,
Levant les yeux, aperçoit son pasteur,
Vite elle passe et craint qu'on ne l'ait vue,
Le jour d'envie, avec son confesseur.
Le mercredi, le jour de la luxure,
C'était à qui fuirait loin de la cure.
Dans sa maison, jeudi, se tiendra Jean;
Jean l'économe a peur que l'on ne dise:
Voici l'avare, il se rend à l'église.
Nul n'est colère, et pas un n'est gourmand.
Ce bourg enfin n'avait plus aucun vice,
Il ne comptait pas même un paresseux.

Le bon curé vint, par cet artifice,
A bout de rendre un mauvais mois heureux.



CONTE IV.

LE SCRUPULE D'UN COMPTABLE.

Un caporal, un jour, à la taverne,
Après avoir, en comptable loyal,
Fait le décompte à ceux dont la giberne
Porte, dit-on, bâton de maréchal,
Dit au dernier : « Conscrit, buvons rasade,
« Et puis comptons tous les deux et sans bruit.
« Neuf avec six font quinze et trois dix-huit :
« Je pose huit... Tout autre, camarade,
« Retiendrait un, moi je ne retiens rien ;

« Prends tes huit sous. — Grand merci, mon ancien,
« Dit le conscrit : pour compter, l'heureux grade
« Que caporal ! — Va, dit l'autre, joyeux,
« Notre major sait compter encor mieux. »

—



CONTE V.

LE BON COUSIN.

Sur le penchant de ces coteaux vineux
Qui du Rémois flattent au loin les yeux,
Est un gros bourg dont la route escarpée,
Bien que royale, est surtout fréquentée
Par les rouliers au pas pénible et lent.
Jean, de ce bourg le maréchal ferrant,
Dès le matin pour eux chauffait sa forge;
Et leurs chevaux mangeant l'avoine ou l'orge,
Étaient par lui ferrés en un moment.

Adroit et fort, il ne plaignait l'ouvrage
Pas plus pour lui que pour son compagnon,
Jeune Vulcain qui, sans barbe au menton,
Forgeait un fer aussi bien qu'homme d'âge.
Jeanne, sa femme, avait soin du ménage;
Il arrivait pourtant que Jeanneton,
Quoique petite et de douce figure,
Sachant bien battre et de bonne mesure,
Frappait l'enclume à l'envi du garçon,
Quand son mari s'absentait d'aventure.
Aussi l'argent pleuvait à la maison.
Il en tombait de deux sources amies :
L'une est travail, et l'autre économies.
Mais Jeanneton, qui n'avait que vingt ans,
Aurait voulu que Jean, moins économe,
Lui fît parfois quelques petits présents.
Elle en parlait : c'était en vain, notre homme
Ne portait point de cadeaux au bilan;
Rien pour sa fête, et rien au jour de l'an.
C'en fut assez pour troubler le ménage.

A se venger d'un mari si vilain
Jeanne s'occupe. Après mûr examen,
La belle prit le parti le plus sage,
Celui dont femme abuse fort souvent,
Même au village : elle prit un amant.
Comme elle était jeune et de bonne affaire,
Force galants lui faisaient les doux yeux :
Veufs ou garçons, tous cherchaient à lui plaire,
Curés aussi ; parmi les amoureux,
Ce sont souvent les plus prêts à mal faire.
La belle enfin se décide, et reçut
Un sien cousin, beau, bien fait, et de mine
A punir Jean sans pourtant qu'il le sût.
Le matin donc, quand la forge illumine
Maître et valet allant battre leurs fers,
Paul, le cousin, de la maison voisine
Prêtait l'oreille, et si deux Lucifers
Battaient ensemble, il trouvait sa cousine
Seule en son lit, prête à chanter matine.
Là, notre amant, au bruit des deux marteaux,

Sur une enclume où l'amour aime à battre,
Forgeait aussi de petits maréchaux.
A ce travail il ouvrait comme quatre.
De son côté, Jeanne tout de son mieux
Le secondait par amour et vengeance :
Double plaisir que mainte femme en France
Souvent se donne. Aussi nos amoureux,
En se quittant satisfaits l'un de l'autre,
Se promettaient de répéter tous deux,
Le jour suivant, la même patenôtre.
Lorsque l'amour visite une maison,
Tout s'embellit, tout y devient aimable.
Aussi chez lui l'honnête forgeron
S'apercevait d'un changement notable :
Jeanne, si vive et d'humeur peu traitable,
Était pour lui douce comme un mouton.
Lui-même aussi, sans savoir la raison,
Devint plus gai. D'autres disent encore,
Qu'à la Saint-Jean, mais ceci je l'ignore,
Il aurait fait à sa femme un présent.

Quoi qu'il en soit, chacun vivait content,
L'époux, la femme et le jeune galant.
Quand, un matin, le curé du village,
Beau prestolet par Jeannette éconduit,
Rencontra Jean. Il l'arrête et lui dit :
« Chez vous souvent se glisse un étourdi,
« Un libertin qui vous fera dommage.
« Jeanne est jolie, a le cœur sur la main :
« Chassez-moi Paul. — Mais, curé, répond l'autre,
« C'est un parent. — Eh ! non, c'est un cousin,
« Cousin de Jeanne, et qui n'est pas le vôtre,
« Dit l'homme noir. — Alors c'est donc le mien,
« Reprend l'époux, puisqu'il l'est de ma femme.
« — Soit, maître Jean, j'ai tort de m'obstiner :
« Laissez donc Paul jour et nuit cousiner. »
Jean, resté seul, se dit : Par Notre-Dame,
Notre curé pourrait avoir raison.
Ma femme est bien, Paul est joli garçon :
Je ne veux plus chez moi de cousinage.
C'est parti pris : je vais donner congé

Aujourd'hui même à ce beau personnage.
Il court chez Paul, et fronçant le visage :
« Tout entre nous, lui dit-il, est changé.
« Sur Jeanne et toi l'on glose à la sourdine
« Dans le village, et cela me chagrine :
« Plus de visite. En deux mots, mon cousin,
« Je ne veux plus que chez moi l'on cousine. »
Paul, qui craignait le courroux du Vulcain,
En bon parent se soumit sans murmure;
Mais pour la femme il en fut autrement.
Dès qu'elle sut que, sans motif puissant,
Jean, trop sensible aux propos de la cure,
Avait fermé sa porte à son amant,
Elle pleura, rugit et fit serment
De se venger de l'homme à la tonsure.
Huit jours après, le curé du hameau
En bon berger visitait son troupeau;
Chez Jeanne il entre et la trouve seulette.
Les saluts faits : « Eh bien, dit-il, Jeannette,
« Faisons la paix. — Mais pour quelle raison.

« Curé ? — Pour Paul. — Mais Paul est un oison
« Dont j'aurais tort d'avoir l'âme entichée.
« Allez, allez, je ne suis point fâchée.
« — Si c'est bien vrai, laissez prendre un baiser.
« — Plutôt deux qu'un, dit la bonne commère :
« A son curé peut-on rien refuser ? »
L'autre, qui croit que la femme est sincère,
S'approche, et prend des baisers sans compter.
Ravi de voir sa charité chrétienne,
Il va plus loin. Mais Jeanne l'arrêtant :
« Y pensez-vous? et si Jean nous surprend !
« Ah ! le matin, avant que le jour vienne,
« Quand mon mari forge avec son garçon,
« Étant au lit et seule à la maison,
« Je serais prête à chanter une antienne.
« Mais chut ! partez, voici le forgeron. »
L'abbé parti, Jeanne change de rôle,
Fait l'affligée et verse quelques pleurs :
Femme à son gré peut pleurer sans douleurs.
« Qu'as-tu ? dit Jean, lui frappant sur l'épaule.

« Pourquoi pleurer? Le curé sort d'ici :
« De tes péchés le nombre a-t-il grossi?
« Jeune pasteur a fort peu d'indulgence :
« Il t'a grondée, et je lis dans tes yeux
« Qu'il t'a donné trop forte pénitence.
« — Ne ris pas, Jean ; si tu savais l'offense,
« Pour ton honneur tu serais furieux.
« Mais non, j'ai tort de rompre le silence.
« Car, après tout, ma chambre a des verroux
« Pour l'empêcher de venir me surprendre
« Quand sur l'enclume il entendra tes coups,
« Et j'ai bon ongle aussi pour me défendre.
« — Quoi! le curé voudrait te prendre au lit,
« Quand, le matin, je vais battre à la forge!
« S'écria Jean. Attends, prêtre maudit,
« Je cours chez toi te sauter à la gorge.
« — Garde-t'en bien, dit la femme aussitôt :
« Il nîrait tout. Le crois-tu donc si sot
« Que d'avouer un projet si coupable?
« Mais si tu veux en avoir le cœur net,

« Fais l'ignorant, garde bien le secret,
« Car à ses vœux il me croit favorable :
« En l'écoutant, l'énormité du cas,
« J'en fais l'aveu, m'avait fermé la bouche;
« J'allais parler, lorsqu'au bruit de tes pas
« Il s'est enfui. Demain ce Saint-Nitouche
« Viendra sans doute au son de deux marteaux,
« Laissons-le faire. — Oh! que nenni, ma mie,
« Reprit l'époux. Si pendant mes travaux
« Il te prenait dans ton lit endormie?
« Dans ton sommeil si tu croyais rêver?
« Non, non, pardieu! telle chose s'est vue.
« Je ne veux point d'imprudente entrevue;
« On voit si vite un malheur arriver!
« — Cerveau fêlé qui ne peux rien comprendre,
« Répond Jeannette, où va donc ton esprit?
« Ce n'est pas moi que l'abbé doit surprendre;
« C'est toi, gros Jean, toi qui seras au lit.
« Je prends ta place, et toi tu prends la mienne :
« Quel grand malheur veux-tu qu'il en advienne?

« Quand sur l'enclume on entendra mes coups,
« De ton côté tu forgeras en maître
« Sur le curé : pour se venger d'un traître
« Un forgeron n'a jamais les bras mous.
« — Ah! je comprends, dit en riant l'époux :
« Je reste au lit la grasse matinée.
« Gare au curé s'il vient me chevaucher!
« Car il n'a point monté de haquenée
« Si peu docile et si rude au toucher. »
Le lendemain, au lever de l'aurore,
Dame et valet du bruit de leurs marteaux
Ont de Lemnos éveillé les échos
Et le curé, qui sommeillait encore,
Malgré l'amour. Lors jugeant par les coups
Qu'on bat à deux, il vient à pas de loups,
N'ayant sur lui qu'une robe légère,
Se mettre au lit auprès du forgeron,
Qu'il prend pour Jeanne. O méchant Cupidon,
Voilà tes jeux! Va conter à Cythère
Qu'à peine au lit, le pasteur imprudent,

Ivre d'amour, a, sans perdre un moment,
Sauté sur Jean comme un loup sur sa proie;
Mais celui-ci l'étreint d'un bras de fer,
Et dit: « Curé, modérez votre joie;
« Qui rit trop fort est bien près de pleurer. »
Tel qu'un renard qui se voit pris au piége;
Ou tel encor qu'un espiègle écolier
Qui, franchissant les hauts murs du collége,
Dans un jardin, le long d'un espalier,
Va pour cueillir une pêche vermeille,
Quand un régent le saisit par l'oreille:
Tel le curé, pris par le forgeron,
Tremble de peur. Jean, sourd à sa prière,
Appelle à lui sa femme et son garçon.
Chacun arrive armé d'une lanière
Qui fit son jeu sur le dos du pasteur.
Jeanne a bon bras, elle agit de grand cœur,
N'étant jamais à frapper la dernière.
Si la vengeance est douce pour les Dieux,
Qu'à se venger les humains sont heureux!

Quand la leçon fut jugée assez forte,
Jeanne, en mettant le coupable à la porte,
Lui dit tout bas : Curé, retenez bien
« Qu'un bon cousin, qu'il soit ou non germain,
« Est nécessaire à la paix du ménage :
« Il en faut un : aussi tout mari sage
« Dans ses amis a toujours un cousin. »



CONTE VI.

L'ÉPOUX MATINAL.

CERTAIN bourgeois, ami du jardinage,
Se maria sur le retour de l'âge.
Dans son faubourg, pour meubler sa maison,
Il s'avisa de choisir un tendron
Droit comme un lis et frais comme une rose.
Le vieux mari, deux jours après l'hymen,
Avant l'aurore était dans son jardin.

Quelqu'un le voit qui bêche, plante, arrose :
Surpris de l'heure, il lui dit : « Mon voisin,
« Vous travaillez aujourd'hui bien matin ! »
L'époux répond : « Eh, non ! je me repose. »



C'est là le Dieu qu'il faut au Monastère

CONTE VII.

L'AMANT CRUCIFIÉ.

Si je visite une ville inconnue,
Je vais à pied et promène ma vue
Sur l'écriteau qui me nomme en passant
Le pont, la place, ou l'impasse ou la rue.
Ce nom pour moi n'est pas indifférent :
Car si l'un d'eux rappelle à ma mémoire
Un écrivain, un sage, une victoire,
Leur souvenir me récrée en marchant.
Mais de nos saints la longue litanie,

Patrons chéris de nos dévots aïeux,
A des passants trop fatigué les yeux :
Donnons leur place aux talents, au génie.
Pluche, Colbert, d'Ablancourt et tant d'autres,
Reims, de ta ville orneraient un quartier
Mieux que saint Loup, saint Gille ou les apôtres.
De tes savants fais un calendrier :
Voilà mes saints. Si l'une de tes plaques
Aux étrangers nommait les frères Jacques,
Ils salûraient les rivaux de Goujon ;
Salûront-ils saint Jacques leur patron?

Ces deux Rémois sur la place Saint-Pierre
Avaient chacun leur modeste atelier.
L'aîné prit femme et n'eut point d'héritier.
L'autre voulant, s'il se peut, être père
Sans à l'Hymen livrer sa liberté,
Chargea l'Amour de régler cette affaire :
Ce dieu lui fit présent d'une beauté
Dont un prélat se serait contenté.

Neuf mois après, la belle avec mystère
Donna le jour à la jeune Isabeau,
Fille en tout point ressemblant à sa mère.
Ce bel enfant mit sa mère au tombeau.
Jacque longtemps en fut inconsolable :
Chez les époux le deuil a quelques pleurs,
Chez les amants il est vif et durable ;
Isabeau seule allégea ses douleurs.
Il la voyait, dès ses jeunes années,
Dans l'atelier rire, jaser, grandir,
Et sous ses yeux occuper ses journées
A se créer quelque nouveau plaisir.
Lui, se jouant des marteaux et des limes,
Changeait en pierre et la Vierge et les Saints.
C'était merveille ; et déjà les Minimes,
Les Cordeliers et les Dominicains
De saints de marbre avaient peuplé leurs niches.
Les Capucins, plus humbles ou moins riches,
Se contentaient de les avoir en bois.
Il fit pour eux le dieu mort sur la croix.

Et ce chef-d'œuvre attira la pratique
Aux Capucins aussi bien qu'au sculpteur.
Dès ce moment, chaque couvent se pique
D'avoir un Christ aussi beau que le leur.
De crucifix Jacque tenait boutique
Pour tous les prix et de toute grandeur.

Déjà sa fille avait atteint cet âge
Où le parler de l'amour est si doux.
Dans ce danger, le parti le plus sage
Pour les parents, est de prendre un époux;
Mais Jacque encor ne cherchait point un gendre:
A ce devoir tard il se voulait rendre,
Sur cent maris croyant, avec raison,
Que, par hasard, il s'en rencontre un bon.
Lors, pour amant, sans consulter son père,
La fille avait fait choix d'un écolier,
Non de ceux-là qu'on mène à la lisière;
Le sien était un jeune bachelier,
Maître en amour et cherchant écolière.

Edmond, logé vis-à-vis l'atelier,
Matin et soir restait à sa fenêtre,
Un livre en main, tant qu'il n'eût vu paraître
A son balcon celle qui de son mieux
Lui renvoyait caresse pour caresse.
Les jours de fête étaient jours plus heureux :
L'un près de l'autre assis pendant la messe,
L'office entier ils marmottaient tout bas
Propos d'amour que l'on n'entendait pas :
Jacque eût juré qu'ils disaient leurs prières.
Ces doux moments ne leur suffisaient guères :
Que deux amants aient pour parler d'amours
Des mois entiers, ces mois seront trop courts.
Ceux-ci n'avaient qu'une heure par semaine,
Rarement plus, à moins que le doyen
D'un long sermon n'allongeât l'entretien.
D'une autre part, la contrainte et la gêne
Dans le saint lieu déterminent l'amant
A demander qu'Isabeau lui promette
De l'aller voir, alors que, Jacque absent,

Tous deux pourraient se parler librement :
« Les crucifix que chez vous on achète,
« Lui disait-il, ont la langue discrète ;
« Au lieu qu'ici je ne vois que des gens
« Qui, plus dévots, n'en sont que plus méchants,
« Et je les crains par-dessus toute chose. »
Notre Isabelle, à ce qu'on lui propose
Consent enfin, de peur des médisants.
Jacque souvent s'absentait, et la belle
A son ami, qui faisait sentinelle,
Ouvrait la porte, et plus ou moins longtemps
L'Amour était le maître de céans.
C'était à qui des deux jeunes amants
Aurait pour lui le plus d'obéissance.
Qui suit ses lois et qui l'a pour conseil,
Goûte un bonheur à nul autre pareil ;
Mais il n'est pas le dieu de la prudence :
Tout au rebours, il ne redoute rien,
Et des amants est fort mauvais gardien.
Un soir qu'Edmond et la jeune écolière,

Le père absent, prenaient une leçon
Du dieu charmant qui commande à Cythère.
Jacque à grand bruit fait gémir la maison.
« Dieu ! c'est mon père. Où vous cacher, Edmond ?
« Ah ! s'il vous voit, redoutez sa colère,
« Elle est terrible. » A ces mots, le marteau
A de trois coups retenti de nouveau.
« Sèche tes pleurs, ô ma chère Isabeau !
« S'écrie Edmond ; cours ouvrir à ton père ;
« Dans l'atelier je vais me mettre en croix.
« Et, cette nuit, ne crains rien, si tu vois
« Que l'un des Christs à ta voix ressuscite.
« Mais le temps presse, à ton père ouvre vite ;
« Donne avant tout un baiser, et je cours
« Parmi les Christs rendre grâce aux amours. »
Tout en parlant l'amant se déshabille,
Et, sous sa croix cachant son mobilier,
Prend place au fond de l'obscur atelier.
La porte s'ouvre : « Eh ! pourquoi donc, ma fille.
« Tardez-vous tant? dit Jacque avec humeur.

« Que vont penser notre abbesse et sa sœur
« Que vous laissez comme moi dans la rue
« Une heure entière à faire pied de grue ?
« Il se fait nuit ; prenez un chandelier,
« Et conduisez nos sœurs à l'atelier ;
« Voici ma sœur l'abbesse carmélite
« Qui veut un Christ. » La fille est interdite
A ce discours ; mais, crainte de soupçon,
Elle obéit en priant pour Edmond
Et maudissant l'abbesse et ses emplettes.
Celle-ci donc, ayant mis ses lunettes,
Dans l'atelier entre avec Isabeau.
Voilà nos sœurs promenant le flambeau
Sur tous les Christs : nul n'échappe à leur vue.
Il faut choisir ; et déjà maintes fois
Chacune avait, sans pouvoir faire un choix,
Des crucifix fait la sainte revue.
Lorsqu'en un coin un Christ mis à l'écart
De la novice a frappé le regard.
« Venez, ma mère, approchez la lumière

« De celui-ci. Voilà bien votre affaire.
« Comme il est beau ! que son visage est doux !
« C'est là le dieu qu'il faut au monastère.
« Je vous réponds que chacune de nous
« Dévotement lui fera sa prière. »
L'abbesse ayant, sur l'avis de sa sœur,
Examiné le corps et la figure
Du jeune Christ, appelle le sculpteur :
« Ceci, dit-elle, est beau comme nature ;
« C'est un chef-d'œuvre, et qui vous fait honneur ;
« Mais il est nu : vous auriez dû, mon frère,
« Mettre à mi-corps un léger vêtement.
« Je l'aurais pris s'il eût été décent. »
Jacque, étonné, s'approche et considère
Le pauvre amant, qui contrefait le mort.
« C'est vrai, dit-il, je confesse mon tort ;
« Quand je l'ai fait, j'avais trop bu, je pense ;
« Mais mon ciseau, pour nous mettre d'accord,
« Aura bientôt corrigé l'indécence. »
Disant ces mots il s'armait d'un ciseau,

Lorsque le Christ, que la peur ressuscite,
Debout se lève et soudain prend la fuite;
En se sauvant il éteint le flambeau,
Et, grâce à l'ombre, échappe sans obstacle.
Dans leur effroi, nos deux sœurs à genoux
Ne cessaient point de crier au miracle.
« Miracle, soit, dit le père en courroux;
« Mais, Isabeau, ce miracle m'éclaire;
« Comme nos sœurs, mettez-vous en prière,
« Et dès demain je vous cherche un époux. »

———



« Dites aussi deux mots à Madeleine »

CONTE VIII.

LE CHOIX D'UNE MESSE.

En chaire, un jour, monte un prédicateur ;
C'était le jour de Sainte-Madelaine.
Sur ses péchés longuement il se traîne,
Péchés d'amour honnis par l'orateur.
« Le repentir enfin toucha son cœur,
« Dit le curé ; pécheurs et pécheresses,
« A son autel faites dire des messes,
« Si vous voulez ainsi qu'elle obtenir
« Du Dieu clément le don du repentir.

« Vous, jeune fille, innocente et pucelle,
« A son autel la Vierge vous appelle :
« Sondez-vous donc, et dites-moi tout bas
« Auquel des deux je dois porter mes pas. »
Lors il descend ; pendant qu'il fend la presse,
Une fillette aux yeux bleus, au corps gent,
De lui s'approche, et d'un air innocent,
L'argent en main, lui demande une messe.
« Est-ce à la Vierge? — Oh ! oui certainement,
« Monsieur, dit-elle. — Excusez, mon enfant ;
« Sur cet article il faut qu'on vous prévienne
« Que bien souvent la Vierge prend en haine
« Et punit fort jeune fille qui ment. »
La belle alors, par le bras l'arrêtant :
« Dites aussi deux mots à Madelaine. »



Sortez, dit-elle, et ne paraissez plus.

CONTE IX.

LE FAUCON.

Ducs et marquis peuplaient jadis leur cour
De damoiseaux, enfants de haut lignage,
Qui d'obéir faisaient l'apprentissage,
Pour mériter de commander un jour.
Dans les combats, près du seigneur, le page
N'avait qu'un maître; au château de retour,
Ce serviteur, au cœur jeune et novice,
Passait les jours dans un double service,
Pour second maître ayant encor l'Amour.

Ce maître-là souvent a maint caprice :
Il est fantasque, impérieux, grondeur;
Mais de sa bouche un seul mot de douceur
Fait oublier l'humeur et l'injustice..
Oh! qu'il est doux cet âge du bonheur!
Je l'ai passé ce temps de l'esclavage ;
Mais en lisant cette histoire d'un page,
Ainsi que moi peut-être mon lecteur
Se souviendra des jours de son jeune âge.

Avant d'entrer sur le sol champenois,
Le voyageur, qui de Soissons chemine
Aux murs de Braîne, admire la colline
Qui porte encore, au milieu de ses bois,
D'un vieux château l'imposante ruine.
C'était toujours sur le sommet des monts
Que se nichaient, ainsi que des aiglons,
Ces fiers barons qui partageaient la France.
Dans ce donjon, que le temps a noirci,
Un descendant de nos Montmorenci

Sous Henri Deux fixa sa résidence.
Jamais seigneur n'aima plus la dépense :
Tout s'y trouvait, chevaux, meutes, faucons,
Jeunes beautés et jeunes échansons,
Tous les plaisirs des champs et de la ville.
Notez encor qu'à ses désirs facile,
L'Hymen avait conduit dans ce séjour
Femme accomplie, et telle que l'Amour
Soir et matin l'enviait à son frère.
Mais la duchesse, à tout amant contraire,
N'aimait personne, excepté son époux.
Ce n'était pas une tendresse extrême :
Chacun de nous sait comme en France on aime.
Après un an, le mari le plus doux.
Le petit dieu qui commande à Cythère
S'en courrouçait et brûlait de ses feux
Un jeune page aussi beau qu'amoureux,
Faisant sur lui retomber sa colère.

Depuis six mois, en secret consumé.

Le pauvre amant à cet objet aimé
N'avait osé parler de sa souffrance :
« Est-il mortel plus malheureux en France?
« Dit-il; je meurs, et crains d'avoir recours
« Au médecin qui peut sauver mes jours.
« Et pourquoi craindre ? En rompant le silence,
« L'aveu des maux que souffre un malheureux
« Peut amollir ce cœur trop orgueilleux. »
Prêt à parler, notre jeune amoureux
N'attendait plus que le moment propice.
Ce moment vint. L'Amour, toujours complice
Quand il s'agit de tromper un époux,
A d'un tournoi fixé le rendez-vous.
Le duc s'y rend en pompeux équipage;
Mais Lusignan, c'était le nom du page,
Au premier vent qu'il a de ce départ,
Se met au lit et feint d'être malade.
Il fallait voir vraiment avec quel art
Il sanglotait à chaque camarade
Qui le plaignait au moment des adieux.

La troupe armée est déjà loin des yeux.

Après deux jours de feinte maladie,
Il est debout et court plein de santé.
Je faux : le mal qui tourmente sa vie
Est trop réel, quoique la Faculté
Parmi ses maux ne l'ait jamais compté.
Ce doux moment après lequel le page
Tant soupirait, l'heure enfin de parler
Sonne au château : le voyez-vous voler
Jusqu'à la porte, et là, perdant courage,
Sans voir sa dame à pas lents s'en aller?
Mais à son sort l'Amour qui s'intéresse
Le pousse un jour jusque chez la duchesse.
Elle était seule, et Lusignan tremblant,
A sa pâleur, semble un convalescent.
Avec bonté la dame à côté d'elle
Le fait asseoir, et lui témoigne un zèle
Propre à calmer l'effroi du pauvre amant.
Le vermillon reparaît sur la joue

Où la duchesse a promené sa main :
« Votre santé, dit-elle, je l'avoue,
« Depuis longtemps me cause du chagrin.
« Cet air rêveur plus encor m'inquiète :
« N'auriez-vous pas quelque peine secrète?
« Dites-le moi. Votre âge aime les jeux.
« Vous les fuyez, et, malgré ma défense,
« Seul, à l'écart, évitant ma présence,
« Dans ce château vous vivez en chartreux.
« Parlez sans feinte. » Heureux d'ouvrir son âme,
Le page dit : « Votre bonté, Madame,
« Me touche au vif. Un ami malheureux,
« Le jour, la nuit, occupe ma pensée.
« Depuis six mois il aime éperdûment
« Une beauté ; mais ce timide amant,
« Dès qu'il la voit, a la langue glacée,
« Et n'ose point parler de son tourment.
« Que doit-il faire? Ah! j'en ai l'assurance,
« Il va mourir, s'il s'obstine au silence. »
« — Mon avis est, dit la dame aussitôt,

« Pour le guérir de son double délire.
« Celui d'aimer et de n'oser le dire.
« Qu'il aime ailleurs, ou qu'il parle au plus tôt. »
« — Aimer ailleurs? Oh! non: celle qu'il aime,
« Reprit le page, est trop belle à ses yeux :
« Taille divine, air noble et gracieux ;
« Si je l'en crois, c'est une autre vous-même.
« Mais elle est fière : il a craint son courroux. »
« — Vaine fráyeur ! repartit la duchesse:
« Car le parler de l'amour est si doux,
« Que votre ami de sa belle maîtresse
« Aura merci, j'en ferais la promesse. »
« — Eh bien! je suis cet ami malheureux,
« Dit Lusignan, et vous devez, Madame,
« Me pardonner, si mon cœur amoureux
« Ose à genoux vous déclarer sa flamme.
« Si mon amour peut offenser votre âme,
« Je suis coupable, ordonnez de mon sort ;
« J'attends ma grâce ou l'arrêt de ma mort. »
A ce discours, la noble châtelaine

Soudain se lève, et, d'une voix hautaine,
Commande au page à l'instant de sortir.
« Bientôt le duc aura fait son voyage :
« Mon premier soin sera de l'avertir
« Du zèle ardent que lui montre son page.
« Sortez, dit-elle, et ne paraissez plus. »
« — Vous obéir, dit Lusignan confus,
« Fut et sera toujours ma loi suprême.
« Si, malgré moi, par un fatal aveu,
« J'ai pu blesser celle que mon cœur aime,
« De la venger je prendrai soin moi-même :
« Dans quelques jours vous me plaindrez : adieu. »
Disant ces mots, il quitte la duchesse,
Se met au lit, et forme le dessein
De fuir le jour et de mourir de faim.
Deux jours entiers, fidèle à sa promesse,
L'amant s'obstine à pleurer et jeûner.
D'abord la dame avait de badinage
Traité ce vœu ; mais enfin son courage,
Qui va croissant, commence à l'étonner.

Dans le château la prompte Renommée
A publié que, du tournoi vainqueur,
Le duc revient, escorté d'une armée
De chevaliers témoins de sa valeur.
Avec fracas déjà le pont s'abaisse
Pour l'écuyer, qui vient à la duchesse
De son époux annoncer le retour.
L'ordre est donné de fêter ce grand jour.
Lusignan seul dans ce séjour ne veille
Que pour pleurer; quand, au pied de son lit,
Une voix douce a frappé son oreille.
A cette voix, le page tressaillit;
Il se soulève, et, voyant sa maîtresse :
« Mes yeux, dit-il, ne me trompent-ils pas?
« Eh quoi! j'aurais, aux portes du trépas,
« Le doux plaisir de vous revoir, duchesse? »
« — Cessez, dit-elle, un discours qui me blesse,
« Je vous l'ai dit. Lusignan, levez-vous!
« Venez servir aujourd'hui mon époux;
« Nous l'attendons. Je tairai vos offenses,

« Si le devoir ainsi que mes instances
« Peuvent enfin vous rendre à la raison. »
En soupirant le page lui répond :
« Combien ! Madame, à mon cœur il en coûte
« A tous mes torts de joindre un tort nouveau !
« Bientôt la Mort, qui creuse mon tombeau,
« Mieux que le duc vous vengera sans doute ;
« Mais laissez-moi me flatter, en mourant,
« Qu'au souvenir du plus fidèle amant
« Vous daignerez accorder quelques larmes. »
De Lusignan la voix pleine de charmes,
Cette pâleur, gage de son amour,
Ses traits charmants, son respect, sa jeunesse,
Tout conspirait à vaincre la duchesse ;
Quand la trompette a du haut de la tour
De son époux proclamé le retour.
Elle descend, et court à la grand'porte
Fêter le duc et sa brillante escorte.

L'on a servi : nos joyeux chevaliers

De vin mousseux arrosent leurs lauriers.
Le duc en vain des yeux cherchait son page.
Le repas fait, lorsque pour le jardin
Chacun quittait la salle du festin,
La dame à part prend le duc et l'engage
A visiter le page qu'il chérit.
« J'y vais aller, dit-il, car son absence
« Tout le dîner occupait mon esprit. »
Chez lui tous deux montent en diligence.
Le duc, frappé de l'extrême pâleur
De Lusignan, sur son mal l'interroge.
L'autre d'abord se répand en éloge
Sur les bontés qu'a pour lui son seigneur;
Et puis, mettant une main sur son cœur:
« Tout est fini; la douleur qui m'oppresse
« Je le sens bien, ne se peut soulager. »
« — Duc, il vous trompe, interrompt la duchesse.
« Çà, Lusignan, avant que je confesse
« La vérité, promettez de manger. »
« — Vous obéir fut toujours mon envie,

« Mais à manger je ne puis consentir. »
« — Eh bien ! sachez, il faut que je le die.
« Que le jour même où vous deviez partir
« Son mal n'était que feinte maladie ;
« Que dans ma chambre entrant le lendemain.... »
« — Dans votre chambre ! et qu'y venait-il faire ? »
« — Vous le saurez. Lusignan, pour me taire,
« Répondez-moi, mangerez-vous enfin ? »
« — Un jour de plus qu'importe que je vive ?
« Dit Lusignan : ma blessure est si vive
« Que sans miracle on ne peut la guérir :
« Laissez en paix un malheureux mourir. »
Par tant d'amour la dame est attendrie ;
Son but était d'effrayer Lusignan,
Et, s'il se peut, de le rendre à la vie
Sans consentir aux vœux de son amant.
Mais tout à coup, changeant de sentiment :
« Duc, apprenez, puisqu'il faut vous le dire,
« Que Lusignan voulait votre faucon.
« A ce dessein j'opposai la raison ;

« Mais sur le page elle n'eut point d'empire,
« Et depuis lors ce jeune damoiseau
« S'en va mourir s'il n'obtient votre oiseau. »
« — Quoi ! dit l'époux, ce n'est que ça, Madame ?
« J'en aurais cent qu'à mon cher Lusignan
« Il eût fallu les donner sur-le-champ.
« De ce refus mille fois je vous blâme. »
« — Vous l'entendez, Lusignan, levez-vous ;
« Je vous promets l'oiseau de mon époux. »
De Lusignan figurez-vous l'ivresse,
Ami lecteur, quand la bonne duchesse,
Peut-être moins pour tenir sa promesse
Que par amour, lui fit le lendemain
Don de l'oiseau dont il avait si faim.



Que dis-tu, Jean, de mon agilité ?

CONTE X.

L'AGILITÉ.

Madame Alix, jeune et belle fermière,
En s'élançant sur un trop haut coursier,
Fit voir à Jean, qui tenait l'étrier,
Ce qui pour lui devait être un mystère.
Il en riait, quand la leste beauté,
Croyant que l'autre admire son adresse :

« Que dis-tu, Jean, de mon agilité?
« L'as-tu bien vue? — Oh! oui, notre maîtresse,
« Répond le gars, et très-bien, Dieu merci!
« Mais j'ignorais qu'on l'appelât ainsi. »



CONTE XI.

QUI NOURRIRA L'ENFANT.

DANS son enclos, grimpé sur un poirier,
Jean de ses fruits remplissait un panier.
Passe un galant, d'humeur vive et légère,
Parlant d'amour à fille de vingt ans.
Quand le parler sourit à deux amants,
Et que le lieu leur paraît solitaire,
Ils sont bien près du moment de mieux faire.
Sur le gazon le couple va s'asseoir.
Ils folâtraient précisément sous l'arbre

Qu'habitait Jean. Lui, plus muet qu'un marbre,
Est tout oreille et tout yeux pour les voir.
L'amour est doux; mais parfois il amène,
Neuf mois après, plus d'un regret cuisant.
Lise déjà s'en tourmente, et, pleurant,
Dit à l'ami : Qui nourrira l'enfant
« Que tu m'as fait? » — Ne t'en mets pas en peine.
« Va, c'est celui qui de là-haut nous voit, »
Répond l'amant, montrant le ciel du doigt.
« — Moi! cria Jean, vous me la baillez bonne :
« J'ai bien assez, sans prendre ce surcroît,
« De nourrir ceux que ma femme me donne. »



Allez ma sœur, Saint François vous exauce

CONTE XII.

LA CULOTTE DES CORDELIERS.

Veufs ou garçons, si l'hymen vous enflamme,
C'est sur la dot que vous portez les yeux,
Jetant à peine un regard sur la femme
Dont les vertus doivent vous rendre heureux.
Oh ! quelle erreur de croire en mariage
Qu'argent fait tout ! Aussi dans leur ménage
Combien d'époux qui se mordent les doigts !
A les compter j'aurais perdu la voix :
Ils sont aux champs, ils ont peuplé la ville ;

Et c'est chez eux que les malins Amours
Ont de tout temps fait leurs plus jolis tours.
J'en vais citer un exemple entre mille.

Une Rémoise, après un an d'hymen,
Prit pour amant un jeune et beau blondin.
De tant d'attraits la belle était pourvue
Qu'il était foule au logis de galants.
Pour se venger d'avoir été vendue
A sir Arveuf, le plus laid des marchands,
Claire, un matin, sans dispense de Rome,
A son mari joignit un galant homme.
Femme qui joue à ce jeu d'amoureux,
Jeu si plaisant, mais souvent dangereux,
Doit être adroite, et Claire était rusée.
A bien mentir, chose assez malaisée,
Elle excellait. Sans crainte, elle eût offert
Au plus malin de la prendre sans vert.
Arveuf n'avait que l'esprit du négoce.
Esprit étroit ; mais, en fait de marchand,

C'est le meilleur : plus d'un haut commerçant,
Par trop d'esprit, a mis bas son carrosse.
Pour obtenir même de faibles gains,
L'époux allait dans les marchés voisins.
Souvent à pied, bravant la canicule
Ou les glaçons, et sans peur ni scrupule,
Des jours entiers il laissait au logis
Sa femme, habile à les mettre à profits.

Notre homme, un soir, en soupant, dit à Claire :
« Demain je vais avec Jean, mon cousin,
« Jusqu'à Châlons, pour régler une affaire ;
« N'oubliez pas de m'éveiller matin. »
Puis il se couche avant l'heure ordinaire.
Claire est ravie en songeant au plaisir,
Qui pour entrer n'attendait que l'absence
Du laid mari. Dans son impatience,
Elle eût voulu déjà le voir partir :
Son cœur souffrait en l'écoutant dormir.
Aussi l'époux n'était qu'au premier somme,

Que, brusquement le tirant par le bras,
Elle lui crie : « Y pensez-vous, notre homme,
« D'être à cette heure étendu dans vos draps,
« Quand vous devez faire si longue route ?
« Ne comptez plus avoir Jean, votre ami,
« Pour compagnon : il est bien loin sans doute :
« C'est un malheur, nous avons trop dormi. »
L'autre, à la hâte en s'habillant, murmure
D'être éveillé contre son gré si tard.
De Jean surtout il blâmait le départ.
Mais, en sortant, trouvant la nuit obscure,
Il va chez lui frapper à tout hasard.
Tandis qu'Arveuf, sur la porte de chêne
Fait à grand bruit retentir le marteau,
Dans sa maison et dans son lit qu'à peine
Il a quittés, se glisse un damoiseau.
Chacun devine aisément que le page,
Par la servante averti du voyage,
Guettait l'instant de faire le mari.
Ces faux maris, au lit comme à la table,

Sont plus choyés que l'époux véritable.
Aussi Léon, le jeune favori,
Avait déjà reçu de sa maîtresse
Plus de baisers qu'Arveuf depuis un an,
Baisers d'amour qui sont d'une autre espèce,
Lorsque notre homme enfin réveilla Jean.
Mais ce dernier entr'ouvrant sa fenêtre,
Dit en colère : « Au diable soit le traître
« Qui prend plaisir à troubler mon sommeil !
« Qui frappe ? » — « Arveuf, ton compagnon de route.
« Pour t'éveiller, attends-tu le soleil ? »
« — C'est vous, cousin ? mais vous rêvez sans doute,
« D'être sur pied avant qu'il soit minuit.
« — Comment ? minuit ! reprit l'autre interdit,
« Quand au logis ma femme se dépite
« Qu'il est si tard, que tu dois être loin ! »
« — Allez, cousin, la rassurer bien vite
« Sur ce départ dont elle a trop de soin :
« Dormez encor, vous en avez besoin. »
Arveuf revient. Bientôt sa voix tonnante

Appelle à lui sa femme et sa servante:
Car les verrous à sa porte étaient mis.
« Ciel ! sauvez-vous, dit la femme tremblante.
« Voici mon homme. En un coin du logis
« Courez, Léon, chercher une retraite. »
L'amant du lit sort en hâte et se jette
Dans le grenier, emportant ses habits,
Moins sa culotte. A de fâcheux oublis
La peur expose. On sait que dans Pergame
Un tendre époux, par la frayeur surpris,
Ne s'aperçut que loin de son logis
Qu'en se sauvant il oubliait sa femme.
Léon aussi se souvint, mais trop tard,
De sa culotte au pied du lit laissée.
Mais en rentrant, l'époux, par grand hasard,
Ne la vit point ; il se couche, et Morphée
Bientôt le plonge en un profond sommeil.

Dès que du jour les clartés incertaines
Ont des travaux annoncé le réveil,

Arveuf s'habille, et, sans prendre conseil,
Met de l'amant les grègues pour les siennes.
Il sort, ayant ses jambes dans l'étui
Que le tailleur n'avait pas fait pour lui.
Léon, charmé de voir éloigner l'hôte
Dont son oubli l'avait fait prisonnier,
Court demander le pardon de sa faute.
Claire sourit et lui donne un baiser :
Danger passé pour l'amour a des charmes;
Car plus un cœur aura senti d'alarmes,
Et plus aussi le contraste est frappant
Du mal souffert et du bonheur présent.
Léon, sur l'heure, en fit la douce épreuve.
Nos deux amants d'un mutuel amour
S'étant donné suffisamment la preuve,
Chacun se lève et s'habille au grand jour.
Fallut chercher la culotte oubliée.
Il s'en trouve une au pied du lit tombée :
Mais, ô douleur! c'est celle de l'époux.
« Dieux! dit Léon, notre perte est certaine :

« D'Arveuf voici la chausse, il a la mienne.
« Plus d'espoir, Claire, et je tremble pour vous. »
Claire un moment est pensive et muette.
Femme à bien moins pouvait être inquiète.
Mais son esprit bientôt se réveillant :
« Eh bien ! docteur, dit-elle à son amant,
« Pour si grand mal n'est-il pas de recette ?
« Vous vous taisez? Allons, rassurez-vous,
« Je sais remède à votre maladie,
« Et vous promets auprès de votre amie
« Des nuits d'amour et des jours aussi doux. »
Lors le chaussant des grègues de l'époux,
Les adieux faits, elle le congédie.

Claire ayant mis son corset des beaux jours,
Son mantelet, sa coiffe de dentelle,
Chaîne et croix d'or, enfin tous ces atours
Que tient pour plaire en réserve une belle,
S'en va frapper au couvent révéré
De Saint-François. Puis au bon père André,

Humble portier, faisant la révérence,
Elle lui dit d'un ton plein d'innocence :
« Frère, je viens avec un cœur fervent
« Vous demander votre saint ministère
« Pour un objet d'où mon bonheur dépend.
« Je suis épouse et voudrais être mère.
« Depuis deux ans il n'est saint de hauts lieux
« Qui n'ait été tourmenté de mes vœux :
« Mais jusqu'ici nul ne m'est favorable.
« Quand ce matin une âme charitable
« Vint m'avertir qu'il était au couvent
« Un secret sûr pour avoir un enfant :
« Sûr et très-sûr, m'a dit cette dévote.
« C'est... Vous savez, frère, combien l'habit
« De saint François est chez nous en crédit !
« Vous le dirai-je enfin? c'est la culotte
« D'un Cordelier, qui, mise au pied du lit.
« En récitant certaine patenôtre,
« A la vertu de lever l'interdit.
« Par charité, permettez cette nuit

« Que je l'éprouve, et prêtez-moi la vôtre. »
Ayant ouï cet étrange placet,
Le Cordelier, quoique simple et crédule,
Était confus, pensant qu'on se moquait;
Mais un grain d'or fit taire tout scrupule.
Le voilà donc qui court à sa cellule,
Et, par honneur pour le saint qu'il servait,
Ayant choisi son plus beau haut-de-chausse :
« Allez, ma sœur, saint François vous exauce! »

Pendant ce temps le mari cheminait
Devers Châlons avec Jean son compère,
Sans se douter du troc qu'il avait fait.
A mi-chemin l'on entre au cabaret;
On s'y repose, on y fait bonne chère,
Car l'appétit suit toujours l'homme à pied :
Joyeux convive, à sa table il s'assied,
Donnant aux mets une saveur exquise.
Pour le mari, tout allait à sa guise,
Jusqu'au moment où l'hôtesse humblement

Vint du repas demander le paîment.
Arveuf soudain, la main dans sa ceinture,
Cherche sa bourse, et, surpris, ne sent rien.
Il s'en effraie, il se tâte, il murmure ;
Puis, ayant fait un plus ample examen
Du haut-de-chausse : « Hé ! ce n'est pas le mien,
« Dit-il. Pourtant sur le lit de ma femme
« C'est bien celui que j'ai pris ce matin.
« Dieux ! quel soupçon ! Claire est-elle une infâme ?
« Suis-je trahi ? » Dans ce penser, l'époux
Contre sa femme entre en un tel courroux,
Que l'hôte et Jean la voyaient déjà morte.
Comme il partait pour aller se venger,
Jean, l'arrêtant, à se calmer l'exhorte :
« Battre sa femme et la bien corriger,
« Est le devoir du mari qu'elle offense,
« Mais en colère on fait plus qu'on ne pense :
« Si vous voulez user de votre droit,
« Battez, cousin, mais battez de sang-froid. »
L'époux, malgré cet avis salutaire,

Part furieux, et le long du chemin
Il repassait la conduite de Claire,
Et n'y trouvait que malheur et chagrin :
« D'où vient qu'hier elle abrégea mon somme
« Et me chassa du lit avant minuit ?
« C'est qu'un galant devait prendre mon lit.
« Voici sa chausse. Oh ! je ne suis pas homme
« Impunément à souffrir tel affront :
« Malheur à lui si mon bâton ne rompt ! »
Il entre à Reims avec la nuit tombante,
Frappe à sa porte ; on ouvre, et la servante
Reçoit du maître un vigoureux soufflet.
« De tes méfaits, complice de ma honte,
« Ceci, dit-il, n'est qu'un léger à-compte. »
Disant ces mots, brusquement il entrait
Dans le salon où Claire l'attendait.
Lors, d'une voix que la colère hausse :
« Femme parjure ! à qui ce haut-de-chausse ? »
Claire, affectant un visage serein,
Répond : « André, le portier franciscain,

« A, pour me plaire, eu l'obligeance extrême
« De le prêter ; mais, puisqu'il est sur vous,
« Vous voudrez bien, sans vous mettre en courroux,
« Demain matin l'aller rendre vous-même. »
Cette réponse et cet air innocent
Confond l'époux. Pourtant, chemin faisant,
Il s'était dit : « Le mensonge et la ruse
« Vont s'éveiller pour sortir d'embarras ;
« Claire travaille à forger une excuse ;
« Mais c'est à tort, je ne la croirai pas. »
Et cependant il écoute, il hésite.
Femme, sur nous que ton pouvoir est grand !
Claire aussitôt de ce moment profite
Pour lui conter et son désir d'enfant,
Et le moyen qu'une bonne dévote
Vint lui donner d'avoir contentement :
« Je suis crédule, et je fus assez sotte
« Pour m'adresser au portier du couvent,
« Dont vous portez aujourd'hui la culotte. »
Un homme doux qu'on a mis hors des gonds,

Est plus longtemps à se calmer qu'un homme
Vif, emporté, qui pour rien vous assomme,
L'instant d'après demande des pardons.
Disons aussi qu'à ces folles raisons
Notre mari ne voulait pas se rendre
Qu'il n'eût d'abord été voir le portier :
C'est ce qu'il fit. Mais, trompé le premier,
Le frère André, qui n'y peut rien comprendre,
Ingénument répète sa leçon.
« Vous avez donc prêté votre culotte ?
« Lui dit Arveuf. — Je confesse ma faute,
« Répond l'abbé. Mais notre ordre est si bon,
« Et si pressante était cette dévote,
« Que j'aurais cru manquer de charité.
« — Ah ! frère André, dit l'époux transporté,
« Béni le saint dont vous gardez la porte,
« Et qui chez vous m'a conduit ce matin :
« Car vous rendez une femme de bien
« A son mari : sans vous elle était morte. »

Il prend plaisir, mais il craint qu'un censeur
Des deux amants ne trouble le bonheur.
L'œil à la cage et l'oreille à la porte,
Soudain il crie : « Otez-vous de la sorte.
« Ou dépêchez, j'entends mon gouverneur. »



Dans la campagne il n'a pas fait un mille
Que sur la route il rencontre le [illegible]

CONTE XIV.

L'ARRÊT ÉPISCOPAL.

J'aimai toujours les curés de campagne :
De cet amour j'ai sans doute hérité.
Car mon grand-père, à qui la Liberté
Avait ravi ses biens et sa compagne,
Prit la tonsure ; et le bourg de Bretagne,
Qui regrettait son seigneur émigré,
Fut tout heureux de l'avoir pour curé.
Ce n'est pas lui dont ma muse s'occupe :
Quand il fut prêtre il avait soixante ans :

Or, à cet âge, on voit peu si la jupe
D'une servante a des plis séduisants.
Mais, à trente ans, il est bien difficile,
Même à qui veut enseigner l'Évangile,
De regarder d'un œil indifférent
Jeune fillette au teint frais, au corps gent,
Qui, pour servir, prend chez vous domicile.
A qui la faute? au pasteur? non vraiment:
Car, après tout, le pasteur n'est qu'un homme:
Le vrai coupable, à mon avis, c'est Rome,
Qui, malgré lui, le force au célibat.

Sur ces coteaux dont le vin délicat
Charme les yeux par sa mousse légère,
Un jeune prêtre à l'élégant rabat
Non loin de Reims avait son presbytère.
A ses dépens chez lui vivait sa mère,
Vieille et bossue. Il hébergeait aussi,
Même un peu mieux, une jeune servante,
Fraîche, jolie et fort appétissante.

Du gros ouvrage une avait le souci,
C'était la vieille. A son ménage Annette
Avait l'esprit bien moins qu'à sa toilette.
Souvent la mère à son fils s'en plaignait;
Elle avait tort : de qui plaît tout s'excuse.
Anne, à son tour, de paresse accusait
La pauvre vieille, et le fils la croyait :
Jeune maîtresse aisément nous abuse.

A ce partage inégal des travaux
Qui suscitait tant de trouble au ménage,
Joignez encor l'article des cadeaux :
C'était bien pis! la vieille eût fait l'ouvrage,
Non sans gronder parfois entre ses dents.
Si comme Annette elle eût eu des présents;
Mais il n'était dans ceci de partage.
Jupes, bonnets, nouveaux ajustements,
Chaîne et croix d'or, tout était pour la belle :
Pour l'autre, rien. De là force querelle
Entre la mère, Annette et le curé.

Mais, lasse enfin d'un dépit ignoré,
Chez les voisins elle alla porter plainte :
Et leur montrant son jupon déchiré :
« Voilà mon lot ; celui d'Anne la sainte
« Est différent : mais je dirai toujours :
« Honneur vaut mieux que corset de velours. »

De ces propos ayant eu connaissance,
Le fils un jour, dans un moment d'humeur,
Lui dit : « Ma mère, avec trop de licence
« Vous censurez Annette et le pasteur.
« Je ne veux plus au logis de censeur ;
« Vous l'entendez : c'est dire assez, je pense,
« Que de ces lieux il vous faut déloger. »
Par la douceur une mère plus sage
Eût aisément pu conjurer l'orage ;
Mais, par menace espérant le changer,
La vieille au fils répond avec malice :
« A l'archevêque, et j'en donne ma foi,
« Si l'on me force à demander justice.

« De votre Annette il connaîtra l'emploi. »
« — Eh bien! partez, dit le fils en émoi ;
« N'oubliez pas, dans le cours du voyage,
« Ce que deux ans vous avez vu chez moi :
« Vos yeux jamais n'en verront davantage. »

Du presbytère elle sort en fureur,
Arrive à Reims, le jour même s'empresse
De se jeter aux pieds de Monseigneur :
« Sire, dit-elle, excusez ma douleur.
« Un fils ingrat, insultant ma vieillesse,
« Vient, pour complaire à servante maîtresse,
« De me chasser avec indignité. »
L'homme d'église, ayant avec bonté
Tout entendu, promet d'être équitable :
« Demain, dit-il, je dois tenir les plaids ;
« N'oubliez pas de vous rendre au palais,
« Car j'aurai soin d'y mander le coupable.
« Jusqu'à demain, ma fille, allez en paix. »

Dans la grand'salle, au jour marqué, la mère

Entre, et déjà voit aux pieds du prélat
Moines, abbés, le pasteur, le vicaire,
Hommes d'épée et gens de tout état.
Perçant la foule, elle arrive à grand'peine
Auprès du juge, et lui redit tout bas,
Non sans pleurer, le sujet qui l'amène.
« C'est bon, c'est bon, ne vous éloignez pas :
« Je vous rendrai prompte et bonne justice.
« Au mauvais prêtre ôtons son bénéfice. »
Dit l'archevêque en fronçant les sourcils.
« Femme, ayez soin, quand viendra votre fils,
« De m'avertir, car je veux le suspendre. »
Ce dernier mot semble un arrêt de mort
A notre vieille. « Eh quoi! l'on voudrait pendre
« Mon pauvre fils! se dit-elle ; il a tort ;
« Qu'il soit puni ! mais le pendre est trop fort. »
Dans le moment que la mère affligée
Songe au moyen, non plus d'être vengée,
Mais d'arracher son enfant à la mort,
Entre un chanoine à face rebondie.

Frais et vermeil, à l'air toujours riant.
Soudain la vieille à haute voix s'écrie :
« Voilà mon fils ! » L'archevêque à l'instant
Du doigt l'appelle, et, d'une voix sévère,
En plein conseil le nomme un fils ingrat :
« Est-ce en haillons qu'on doit vêtir sa mère,
« Montrant la vieille, alors qu'avec éclat
« Vous habillez une indigne poupée ?
« Ne croyez pas que ma bonté trompée
« Le souffre encore ! » ajoutait le prélat.
Quand l'accusé, que ce reproche étonne,
L'interrompant : « Depuis dix ans, Seigneur,
« Ma mère est morte, et je crois que personne
« Ne fut jamais fils plus tendre et meilleur. »
Puis, se tournant vers la femme bossue :
« Moi, votre fils ! je n'ai pas cet honneur,
« Et ne crois pas vous avoir jamais vue. »
« — Quoi ! vous osez, enfant dénaturé,
« Et devant moi, renier votre mère ! »
Reprit la vieille affectant la colère.

Lors le prélat d'une voix de tonnerre :
« Je vous suspends de tout emploi sacré. »
Le chapelain, que la sentence accable,
Tombe à genoux, et, sans être coupable,
Demande grâce et feint le repentir.
Le juge alors se laissant attendrir :
« Relevez-vous, ma bonté vous pardonne :
« Que votre mère, infirme, douce et bonne,
« Retrouve en vous un enfant généreux ;
« Par ses habits prouvez votre tendresse :
« Et, lui rendant caresse pour caresse,
« Je veux chez vous qu'elle ait des jours heureux.
« Allez. » Le prêtre humblement se retire
Avec la vieille attachée à ses pas.
Sur son cheval il la met sans mot dire,
Se place en croupe et la tient dans ses bras.
Or, le voilà qui traverse la ville
Fort tristement pour gagner son logis.
Dans la campagne il n'a pas fait un mille
Que sur la route il rencontre le fils.

Lors il l'arrête, et, selon son usage :
« Frère, dit-il, où courez-vous ainsi ? »
« — Chez Monseigneur, dit l'autre ; et ce voyage,
« A dire vrai, me cause du souci. »
« — Je vous souhaite une bonne journée, »
Reprit alors le triste chapelain.
« Si j'en avais une ainsi chaque année,
« Il me faudrait dans peu mourir de faim.
« Chez Monseigneur, ce matin, pour affaire
« Je fus mandé : j'apprends par un confrère
« Que pour punir un curé libertin
« Notre prélat doit me donner sa cure ;
« J'y cours gaîment. Mais, ô mésaventure !
« C'était, hélas ! vous ne le croirez pas,
« Pour me donner cette horrible figure
« Qu'il dit ma mère. En vain je me débats
« Avec respect pour prouver l'imposture.
« Le cardinal, qui de tous les prélats
« Que Rome a faits est le plus volontaire,
« Se fâche et veut me voir loger, vêtir,

« Comme un vrai fils, cette femme étrangère.
« A ce caprice, à moins d'être martyr,
« Il m'a fallu sur-le-champ consentir. »

D'abord le fils, qui reconnaît sa mère,
Ne sait s'il doit ou parler, ou se taire,
Et ne peut croire un récit si plaisant.
La mère aussi, ne rêvant que potence,
Craint de trahir son secret en parlant,
Et montre au fils un air d'intelligence
Qui le rassure. Il répond en riant :
« Frère, je plains beaucoup votre infortune :
« Mais je puis être encor plus malheureux.
« Si le prélat, de mères généreux,
« Ne vous en a ce matin donné qu'une,
« A moi ce soir il peut en donner deux ;
« Peut-être en sus aurai-je une grand'mère.
« De l'aller voir je ne suis plus tenté.
« J'ai toujours craint nombreuse parenté.
« Mais, dites-moi, si quelqu'un, cher confrère,

« Vous proposait un jour de vous défaire
« De celle-ci, que lui donneriez-vous ? »
« — S'il était vrai que quelqu'un fût jaloux
« De ce bijou, ma foi, bien qu'économe,
« Je vous le dis, je ne plaindrais l'argent,
« Et tous les ans je baillerais la somme
« De trente écus, et je serais content. »
« — Pour moitié prix, touchez : je suis votre homme, »
Répond le fils, « si la vieille y consent. »
Puis vers sa mère aussitôt se tournant :
« Notre prélat s'est montré charitable
« En vous donnant ce matin un bon fils ;
« Mais votre état paraît si misérable
« Qu'un second fils serait, à mon avis,
« Non moins utile : acceptez le logis
« D'un autre enfant qui chez lui vous emmène.
« Quant aux habits, n'en soyez plus en peine :
« Les quinze écus de votre fils aîné
« Y pourvoiront, tout vous sera donné. »

De ce marché chacun se félicite :
Par là le fils, obtenant son pardon,
Voyait la paix rentrer dans sa maison ;
Et de la vieille enchanté d'être quitte.
Le chapelain, en donnant ses écus,
Disait : « J'ai vu des prêtres vénérables
« Que l'on citait pour actes charitables :
« Frère, aujourd'hui vous les avez vaincus. »



CONTE XV.

L'ENFANT INTRÉPIDE.

L'on peut, sans être astrologue ou devin,
Dans un enfant reconnaître un grand homme;
Et c'est sans doute à quelque trait divin
Qu'on vit un pape en un pâtre de Rome.
Le ciel chez eux met le germe, en naissant,
D'un feu sacré qui va toujours croissant,
Et, jeune encor, montre son origine.

C'est à douze ans, d'une voix enfantine,
Mieux qu'un docteur que Jésus-Christ prêchait.
Sur un canon, Turenne enfant dormait.

Lorsque régnait le nouveau Charlemagne
A qui la France a dû tant de héros,
Certain curé d'un bourg de la Champagne
Sous sa férule avait quelques marmots
Qu'il destinait à l'honneur d'être prêtres.
État fort bon chez nos dévots ancêtres.
Dans ce projet, levé de grand matin,
Toujours fidèle à l'ancienne routine,
Il s'efforçait, à coups de discipline,
De faire entrer dans leur cerveau mutin
Cinq ou six mots de la langue latine.
A cette étude il joignait le plain-chant.
Hors ces travaux, disons que chaque enfant
Était heureux. Une nièce, servante
D'humeur égale, active, bienveillante,
Sur leurs besoins a toujours l'œil ouvert :

Bon lit, bon vivre, et parfois au dessert
Un plat sucré leur fait bénir Jeannette.
Ils l'aimaient donc ; la joie était complète
Quand, le dimanche, à leurs plaisirs d'enfants
Elle mêlait sa gaîté de seize ans.

Notre pasteur, un jour qu'à la grand'messe
Plusieurs s'étaient surpassés au lutrin,
Après dîner, pour complaire à sa nièce,
Dit qu'on prendra le dessert au jardin.
Grande est la joie : on s'arme de corbeilles,
En gambadant l'on arrive au verger.
C'était le mois où le vert cerisier
Charme les yeux de ses boules vermeilles.
Chacun de l'arbre embrassant les contours,
Fait pour grimper un effort inutile :
Quand d'une échelle empruntant le secours,
Sur les rameaux Jeanne a pris domicile.
Aux écoliers soudain sa main agile
Jette au hasard le fruit tant désiré.

Mais les plus mûrs sont pour notre curé,
Qui, sous la branche où va se percher Jeanne,
Les yeux en l'air, a tendu sa soutane.

Après le fruit, comme un oiseau léger,
Dans le feuillage on la voit voltiger.
Mais de son arbre enfin la ménagère
En descendant s'accroche et montre au jour
Ce qu'une fille, encore avec mystère,
Ne montre point, si ce n'est à l'Amour.
A cet aspect, d'une voix de tonnerre
Le curé crie : « Enfants ! baissez les yeux,
« Ou vous perdez la lumière des cieux. »
Tous aussitôt ont le front contre terre ;
Mais le plus grand, loin d'imiter chacun,
Fermant un œil, répond : « Moi, j'en risque un ; »
Et, sans pâlir, bravement il vous lorgne
L'endroit fatal qui doit le rendre borgne.

Il suffira sans doute à mon lecteur

De ce seul trait, pour reconnaître un cœur
Qui n'est pas né pour l'office de prêtre,
Mais qui, de Mars à vingt ans compagnon,
Dans cent combats, en dépit du salpêtre,
Saura braver la bouche du canon.



CONTE XVI.

LE MARIAGE DE RAISON.

Contre l'Hymen, sans respect pour son frère,
Pourquoi voit-on se déchaîner l'Amour ?
C'est que l'Hymen fait la guerre à son tour
Au dieu charmant qui commande à Cythère.
Leur guerre, époux, se fait à vos dépens,
Croyez-le bien ; et vous aussi, parents,
Qui, peu jaloux du bonheur de famille,

Sur la dot seule élevez un débat,
Et qui livrez à l'Hymen votre fille
Sans que l'Amour ait signé le contrat.

Jadis à Reims, ville en beautés fertile,
Un gentilhomme ayant terre et château
Vint chercher femme. A marier facile,
Quoique bossu, le riche hobereau
Pouvait choisir; il fit choix d'Isabeau.
Aux grands parents, gens de robe et d'église,
Il vint offrir son or et son blason;
Chacun l'agrée, et l'hymen de raison,
Malgré l'Amour, fut conclu sans remise.
Pourtant la belle aimait un sien cousin,
A qui l'Amour, pour monter un ménage,
N'avait donné que les grâces de l'âge,
Deux beaux yeux noirs, une peau de satin;
De châteaux point; d'écus, pas davantage.
Le choix des deux ne fut pas incertain
Pour les parents; mais fille qu'on engage

Contre ses vœux fait un juste partage :
L'un a son cœur, lorsque l'autre a sa main.
Dans son château l'épousée accompagne
Son laid mari, qui, fier de sa compagne,
Va vivre heureux, heureux comme un mari
Qu'on ne hait pas et qui n'est pas chéri :
Ces maris-là sont communs en Champagne.
Le nôtre aimait à bien vivre chez lui :
Nombre d'amis se pressaient à sa porte.
Madame était fraîche, jolie, accorte :
Force galants s'offraient contre l'ennui.
Le jeune Armand, c'est le nom de baptême
Du beau cousin, de tous les soupirants
Était le seul qu'elle fêtât céans,
Mais en secret, sachant, dès que l'on s'aime,
Qu'un mot trahit, qu'un œil est un miroir.
Oh! que d'amants ont fait apercevoir
Ce que leur cœur se cachait à lui-même!
Nos amoureux, malgré leur soin extrême,
Furent surpris par Alfred de Bernain,

Officier riche, audacieux et vain,
Qui dès longtemps assiégeait Isabelle,
Et qui n'obtint que refus de la belle.
Fort du secret de son rival heureux,
Il se promit d'en tirer avantage.
Lors à la dame il se plaint de l'outrage
Qu'elle lui fait en méprisant ses vœux,
Et fait serment de venger cette offense
En dévoilant sa conduite au grand jour,
Si de ses feux il n'obtient récompense.
Prise au filet, la belle eut la prudence
De partager les faveurs de l'amour.
De son côté, l'époux, sûr de sa femme,
Dormait en paix sur la foi de l'hymen.
Au feu, sans crainte, il aurait mis la main
Qu'elle était sage ; il eût bravé la flamme.
Sa confiance est bonne assurément ;
Je la loûrais, hors le cas seulement
Où jusqu'au bout il eût tenté l'épreuve.
Un bon mari ne cherche point la preuve

D'un sort commun dont il se croit exempt.

Ce Champenois, tranquille en son ménage,
Reçut un jour un important message
Qui l'obligeait à se mettre en voyage.
Les adieux faits, il part. Lors Isabeau
Mande au cousin qu'elle est seule au château.
Armand s'empresse à cette voix chérie.
Les voilà seuls goûtant sans nuls soucis
Ces voluptés qui font aimer la vie ;
Plaisir si doux que le dieu des houris
Avait jugé que des biens qu'on envie
C'était le seul à mettre en paradis.
Nos amoureux se livraient sans contrainte
A leurs ébats, quand les pas d'un coursier
Se font entendre et les glacent de crainte.
C'était Alfred, le maudit officier,
Qui, du mari sachant aussi l'absence,
Venait troubler leurs jeux par sa présence.
« Quel contre-temps! » dit à son jeune amant

Notre Isabeau, qui déjà se compose
Pour recevoir le nouvel arrivant;
« Mais dans ma chambre évitons, et pour cause,
« Que ce brutal ne te rencontre, Armand:
« Dans ce boudoir cache-toi pour me plaire. »
Il obéit. Son importun rival,
Pressé d'entrer, ayant mis pied à terre,
A dans la cour attaché son cheval.
Bientôt il monte et voit la châtelaine,
Qui sur sa porte accourt d'un air riant
Lui demander le sujet qui l'amène.
« Je viens, dit-il, de votre époux absent
« Vous consoler. » Cela dit, il l'embrasse.
A ses baisers l'autre veut s'opposer,
Mais pas trop fort, de peur de l'offenser.
D'une autre part, le cousin l'embarrasse;
Vers le boudoir elle a souvent les yeux.
Notre officier, en amour comme en guerre,
Qui sait combien le temps est précieux,
Poursuit sa pointe; à son vainqueur heureux

La dame enfin se rendait prisonnière,
Quand la servante, accourant à grands pas,
Vient de l'époux annoncer l'arrivée.
La pauvre dame, à bon droit effrayée,
Se voit d'un coup deux amants sur les bras.
Cacher Alfred était peine inutile ;
Car son cheval ne le trahit-il pas ?
Chaque seconde accroît son embarras.
Que faire ? O vous qui vous croyez habile,
Ami lecteur, pour quelque méchant tour,
Qu'eussiez-vous fait ? je vous le donne en mille.
A nous tromper le beau sexe est fertile ;
Ne craignez rien : Isabelle et l'Amour
Vont se tirer de ce pas difficile.
« Vous seul, Alfred, lui dit la belle en pleurs,
« Pouvez sauver mon honneur et ma vie ;
« L'épée en main, comme un homme en furie,
« Sortez, disant ces seuls mots, je vous prie :
« — Je saurai bien le rencontrer ailleurs. —
« Bien qu'à parler mon mari vous invite,

« Ne répondez que ces mots seulement.
« Vous éloignant de ces lieux au plus vite.
« Partez, de grâce, et sans perdre un moment :
« Selon mes vœux réglez votre conduite. »
Alfred promet, sans espoir que l'Amour
Conduise à bien cette étrange aventure.

L'époux, voyant un cheval dans sa cour,
Se met déjà l'esprit à la torture.
« Eh quoi! le jour où ma femme me jure
« Qu'en mon absence ici nul damoiseau
« N'aura d'accès, un homme est au château ! »
Ému soudain d'un trouble involontaire,
Il entre, et voit brandir hors du fourreau
L'arme d'Alfred tout rouge de colère,
Ce lui semblait; mais au jeune officier
Le vermillon venait d'autre manière.
« Que voulez-vous? » dit l'époux au guerrier
En se jetant quelques pas en arrière.
« Pourquoi cette arme? » Alfred, d'un ton sévère :

« Je saurai bien le rencontrer ailleurs. »
Sans plus répondre, il remet son épée,
Pique des deux, laissant les spectateurs
Tout ébahis d'une telle équipée.
Sur le perron, à ce bruit inouï,
Tous les valets, accourus en alarme,
Près de leur maître attendaient comme lui
Qu'on leur apprît d'où venait ce vacarme.
Mais celui-ci chez sa femme est monté.
« D'où vient, dit-il, qu'Alfred sort irrité?
« A quel sujet? Pourquoi fuit-il ma vue?
« Mais vous aussi vous êtes tout émue,
« Parlez. — Hélas! ce n'est pas sans raison, »
Dit Isabeau, « car dans votre maison
« Un homicide a failli se commettre.
« De ma frayeur j'ai peine à me remettre. »
Elle se tait. Puis sa voix se haussant
(Du cabinet pour qu'on puisse l'entendre):
« Armand, hélas! que j'étais loin d'attendre,
« Car mon cousin sait que même un parent

« N'est point reçu quand vous êtes absent,
« Pâle et tremblant arrive, et me supplie
« En votre nom de lui sauver la vie.
« Je balançais, lorsqu'un homme en fureur
« Monte en criant : — Où s'est caché le traître?
« Que je le tue! — Alfred se fait connaître;
« Je dois alors vous dire, à son honneur,
« Que sa fureur, respectant ma présence,
« S'est exhalée à ma porte en vain bruit,
« Et, sans vouloir user de violence,
« Il est parti, toujours plein de dépit.
« — Votre conduite est digne de louange,
« Ma femme! et certe il eût été fâcheux
« Qu'un meurtre ici se commît sous vos yeux.
« Mais, d'autre part, je trouve bien étrange
« Qu'en mon château de Bernain ait osé
« Suivre un parent qui, quelque fût sa faute,
« Devait chez moi se croire en sûreté.
« Mais savez-vous où s'est caché notre hôte?
« — Non, dit la femme, et c'est ici pourtant

« Que tout à l'heure il était si tremblant.
« — Venez, cousin, croyez-en ma parole,
« Alfred est loin, » crie alors le mari :
« Vous n'avez plus en ces lieux d'ennemi. »
Par Isabelle Armand instruit du rôle
Qu'il doit jouer, de sa cache est sorti.
« Qu'aviez-vous donc, » lui dit le gentilhomme,
« A démêler avec l'ami Bernain?
« — Je veux mourir, » lui répond le cousin,
« Si je le sais. Non loin d'ici, cet homme
« S'offre à mes yeux au détour d'un chemin :
« Tous deux à pied, lui son cheval en main.
« A de Belmont j'allais rendre visite.
« Dès qu'il me voit, il s'arrête, et soudain,
« Tirant l'épée, il fond sur moi. J'évite
« Le coup mortel ; mais, sans perdre de temps
« A m'expliquer cet acte de folie,
« J'ai pris la fuite ; et c'est à des parents
« Que j'ai songé pour me sauver la vie.
« — Dieu soit loué ! » se dit tout bas l'époux,

« Ma femme est sage. Armand, restez chez nous, »
Dit-il tout haut, « mon logis est le vôtre ;
« Je vois qu'Alfred vous a pris pour un autre,
« Et c'est à moi de l'aller détromper :
« Je cours chez lui l'inviter à souper. »



CONTE XVII.

LE PRÉDICATEUR ENNEMI DE LA FOULE.

En chaire, un jour, certain prédicateur (1),
A vingts dévots pour lesquels il s'enroue,
Disait : Je veux que monsieur Bourdaloue,
Qui, l'an dernier, a touché votre cœur,
Pour ses sermons mérite qu'on le loue ;
Mais l'orateur véhément et pieux
N'en mit pas moins le désordre en ces lieux :

(1) Le prédicateur d'Harrouis, prêchant dans la cathédrale de Rouen.

Pour l'écouter, et la mère et la fille
Abandonnaient le ménage et l'aiguille;
Le magistrat désertait le palais:
Et le marchand, contre ses intérêts,
A leur exemple avait clos sa boutique.
Que vous dirai-je? enfin sous ce portique
S'entre-poussait tout un peuple en émoi.
Mais cette année il est bien doux pour moi,
Malgré l'envie obstinée à me mordre,
D'être certain que chacun est chez soi,
Et qu'à ma voix tout est rentré dans l'ordre.



CONTE XVIII.

LE PERROQUET.

Ne soyons point de nos femmes jaloux,
C'est le moyen de les rendre fidèles :
De notre honneur reposons-nous sur elles :
Leur cœur s'offense à l'aspect des verrous.
J'en dis autant à qui garde une fille :
Si sa vertu n'a pas d'autres garants
Qu'une prison avec sa double grille,
Autant de pris, dès qu'elle aura seize ans.

La jeune Hortense ayant perdu sa mère,
Avant que l'âge eût formé ses attraits,
Se vit soumise aux volontés d'un père,
Bon Champenois, mais jaloux à l'excès.
La jalousie est un monstre capable
De changer même un Champenois en diable.
Aussi la nuit, quand sa femme vivait,
L'épée en main, du lit il s'échappait,
Faisait le guet ou battait la campagne
Pour attraper, s'il se peut, un galant.
L'histoire dit qu'auprès de sa compagne,
Dès qu'il sortait, se glissait un amant.
Je le croirais: car, malgré la défense,
Femme jolie, en trompant un jaloux,
Croira toujours gagner une indulgence.
Se voyant veuf, Arnold, en bon époux,
Pleure et gémit; mais son humeur jalouse
Dans le tombeau ne suit pas son épouse.
Sa fille unique, à qui le ciel un jour
Semblait promettre autant et plus de charmes

Qu'avait sa mère, est l'objet à son tour,
Quoiqu'à douze ans, de soupçons et d'alarmes.
Ce père avait tant de peur de l'amour,
Cet ennemi des maris et des filles,
Qu'il s'affligeait des grâces si gentilles
De son enfant. Il aurait souhaité
Qu'elle fût sotte et surtout sans beauté.
Voulant soustraire au monde sa pupille,
Un beau matin il déserte la ville
Sans avertir amis ni parenté,
Et va prier la Champagne infertile
Dans ses déserts de lui donner asile,
Pour y cacher sa vie et son trésor.
De tous ses gens il n'avait pris en somme
Qu'une servante, et par prudence encor.
Dans son domaine il voulut que tout homme
Fût à l'index. Aussi dans sa maison
On n'entrait pas, à moins d'être en jupon.
Oncle, cousin, mari, veuf ou garçon,
Étaient exclus de cette citadelle.

Il vint de là qu'à seize ans la pucelle
Ne connaissait ses parents que de nom.
Un sien cousin, sans duvet au menton,
Épris d'amour pour la belle inconnue,
Que chacun vante et que pas un n'a vue,
S'habille en fille, et, sous ce passe-port,
Croit aisément tromper la sentinelle ;
Mais le trompeur, reconnu dès l'abord,
Revint chez lui sans avoir vu la belle.
Pendant qu'Edmond, plus épris que jamais
(Car son amour croissait par la défaite),
Rêvait encore à d'insensés projets,
La prisonnière, au fond de sa retraite,
A dix-sept ans, sous les yeux d'un mentor,
Les jours entiers jouait à la poupée.
« Fille à cet âge à tels jeux occupée,
« Disait Arnold, vaudra son pesant d'or.
« J'ai si bien mis son esprit en tutelle,
« Pour lui cacher ce qu'est l'homme et l'hymen,
« Que sa poupée en sait tout autant qu'elle.

« Mon gendre un jour me loûra de mon zèle,
« Et je l'attends pour me serrer la main
« Au jour heureux qui suit la nuit des noces. »
Cet ennemi des filles trop précoces,
De son enfant précepteur et geôlier,
N'enseignait rien, croyant que l'ignorance
Était vertu. Quant à la vigilance,
Arnold passait et maître et bachelier :
Nul en ce point n'égalait sa science.
Sa fille au lit, il l'écoutait dormir;
Pendant le jour c'était l'ombre d'Hortense.

Notre jaloux, à son grand déplaisir,
Pour terminer un débat de famille,
Se voit contraint, du moins un jour durant,
D'abandonner l'emploi de surveillant.
De son départ ni servante ni fille
N'est avertie. Edmond, cet autre Argus,
Qui nuit et jour met le fort en blocus,
A vu sortir, quand l'ombre est incertaine,

Le gouverneur, qu'un cheval vigoureux
A pas pressés emporte dans la plaine.
L'espoir renaît dans son cœur amoureux.
Rentré chez lui, pour mûrir en silence.
Avant l'assaut, l'attaque et la défense.
Sur un perchoir il voit son perroquet.
Cet oiseau parle, ainsi que chacun sait.
Jacquot, heureux du don de la parole.
Dans ses discours était toujours galant :
Vous eussiez dit que cet oiseau charmant
Avait l'Amour pour son maître d'école.
Edmond, ravi d'un projet tout nouveau,
Prend son oiseau, gagne la citadelle,
Et, dans l'espoir d'être vu de la belle,
Va se blottir sous les murs du château.
L'oiseau parleur, que son maître caresse,
Se met en voix, et, variant de ton,
Sans se tromper répète sa leçon.
Le mot d'« Hortense » et de « belle maîtresse
Est par Jacquot tant et si bien redit,

Que de sa chambre Hortense l'entendit.
Sitôt qu'Edmond vit que la jeune Hortense
Du perroquet avait le cœur épris :
« Prenez l'oiseau, j'en ferai juste prix. »
« — Mais un denier n'est pas en ma puissance, »
Reprit la fille ; « oh ! faites-moi créance.
« Ce soir, mon père au château reviendra.
« Attendez-le, pour sûr il vous paîra. »
L'amant répond : « Je ne saurais l'attendre.
« Et, quant au prix, nous pouvons nous entendre :
« Fille jolie achète sans argent,
« Et trop heureux encore est le marchand.
« S'il a souvent aussi bonne pratique.
« L'appât de l'or n'est pas ce qui me pique.
« Et vous avez sur vous de quoi payer
« Tous les oiseaux d'Europe et d'Amérique. »
« — Sur moi ! » dit-elle ; « eh ! je n'ai ni collier,
« Ni montre d'or, ni bijoux, ni parure ;
« Un simple anneau n'est pas même à mes doigts :
« Voyez plutôt. — Il suffit ; je vous crois, »

Reprit Edmond ; « mais c'est me faire injure
« Que de m'offrir de l'or ou des bijoux,
« Moi qui ne veux de vous pour tout salaire
« Que du plaisir. Belle, laissez-moi faire,
« Le perroquet sera bientôt à vous.
« Mais ce plaisir demande du mystère.
« Ouvrez la porte et tirez les verrous. »
Hortense ouvrit, croyant faire œuvre pie,
Que d'acheter, sans deniers ni joyaux,
Ce perroquet dont elle a tant d'envie.
A peine entré, notre marchand d'oiseaux
Prend des baisers qui ne sont qu'un à-compte ;
Baisers qu'Hortense, à lui rendre fort prompte,
Ne comptait pas, tant elle avait à cœur
De bien payer. Pour acquitter sa dette
Il lui fallut céder autre faveur.
Si bien qu'enfin au doux jeu d'amourette
L'on procéda. Dans les bras du marchand
La belle encor disait innocemment :
« Quoi ! c'est ainsi qu'un perroquet s'achète? »

L'oiseau payé, la servante à grand bruit
Frappe à la porte. Edmond troublé s'enfuit,
S'allant cacher dans la chambre voisine.
L'autre à Nanon court ouvrir en riant,
Avec l'oiseau. La belle s'imagine
Qu'à son achat l'on fera compliment.
« Tiens, ma Nanon, vois donc cette merveille.
« Le bel oiseau! c'est un oiseau parleur;
« S'il plaît aux yeux, il charme aussi l'oreille.
« Tu l'entendras, d'un son de voix flatteur,
« Ainsi qu'à moi, te répéter qu'il t'aime.
« Oh! ne crains rien, sa douceur est extrême.
« Qui l'a vendu n'était pas un trompeur. »
De ces propos la servante étourdie
L'interrompant : « D'où vous vient, je vous prie,
« Semblable oiseau que je n'ai jamais vu?
« Dans votre chambre un homme est-il venu? »
« — Oui, » dit la belle, « un marchand, jeune et sage,
« Et qui, vers moi par le ciel envoyé,
« Vend sans argent aux filles de mon âge.

« Il est parti se disant bien payé. »
Chaque parole au cœur de la suivante
Portait l'effroi. Mais la jeune innocente,
De son marché qui se félicitait,
Lui dit gaîment le prix du perroquet :
« D'où vient, Nanon, que tu n'es pas ravie
« De mon marché ? Serait-ce par envie ?
« Tu n'es plus jeune, et tu crains un refus
« Du beau marchand qui fait fi des écus.
« Mais j'y connais un moyen sans réplique :
« Quand l'oiselier, qui me trouve à son gré,
« Rapportera des oiseaux d'Amérique,
« Prends le plus beau, c'est moi qui le pairai. »



Quand le père entre et surprend l'Écolier.

CONTE XIX.

LE SOLÉCISME.

A cette époque où vers le pédantisme
Le peuple docte était si fort enclin,
Que tel savant d'un péché libertin
Se courrouçait moins que d'un solécisme,
Cujas, à Bourge, interprète des lois,
Voyait courir maint élève à sa voix.
Le maître absent, l'Amour tenait école
Dans sa maison : et ce nouveau docteur,

Non moins subtil, voyait à sa parole
Courir aussi plus d'un jeune auditeur.
Un jour sa fille, on la nommait Thérèse,
Comptant à peine un an par-dessus seize,
Sur son châlit avec un bachelier
Était au bout de sa troisième thèse,
Quand le père entre et surprend l'écolier.
Lui, pour ses jours prêt à demander grâce :
« Je disais bien, Thérèse, qu'il fallait
« Que j'aille au droit. — Dites donc que j'allasse,
« Répond le maître. Ignorant, qui mettait
« Un subjonctif au lieu d'un imparfait ! »



J'ai récité mon chapelet dix fois

CONTE XX.

LE PARADIS.

J'entends bien dire à de malins esprits
Que c'est la peur de Satan et des flammes,
Chez les chrétiens, qui mène au ciel les âmes,
Et non l'attrait qu'on goûte en paradis;
Mais moi, qui suis aux dévots charitable,
Je crois l'amour dont leur cœur est épris
Au moins égal à la frayeur du diable.

Un fabricant nommé Bernard Lebon,

Homme fort simple et vivant d'oraison,
Du paradis avait si grande envie
Qu'il en séchait. Sans cesse de ses vœux
Il fatiguait et les saints et Marie
Pour avoir place un jour à côté d'eux;
Et, même au lit, au porte-clefs saint Pierre
Il marmottait une longue prière
Que lui vendit un rusé capucin.
Aller au ciel par le plus court chemin
N'est pas aisé : l'Église offre des guides
Dont nous payons les pas dévotement.
Du saint argent les moines sont avides,
Et le Rémois ne plaignait pas l'argent.
Bref, pour avoir entrée au firmament,
Il eût donné négoce et patrimoine,
Même sa femme. On me dira qu'un moine
Des dons eût pris la moitié seulement,
Laissant la femme, encor qu'elle fût belle.
Je n'en crois rien : tout ce qu'on lui donnait,
Et souvent plus, un moine le prenait.

Six ans étaient que la triste Isabelle
Portait le nom de madame Bernard,
Mais des plaisirs que l'hymen préconise
Elle avait eu, dit-on, si faible part,
Qu'au paradis pour vierge on l'aurait prise,
Ou peu s'en faut. Le trop dévot mari
Ne lui parlait jour et nuit que des anges,
Des chérubins au visage fleuri,
De saint Michel, son ange favori,
Dont il aimait à chanter les louanges :
Le bon Bernard avait peur de l'enfer,
Et le vainqueur de l'affreux Lucifer
Était pour lui le premier des archanges.
L'esprit au ciel, dès qu'il était couché,
Il s'appliquait, soit à compter les vierges
Du paradis, soit à vouer des cierges,
Pour que du lit il sortît sans péché.
A ses côtés la dolente marchande
Avait un saint, et tel que la Légende
N'en comptait pas de plus sanctifié.

Sa sainteté ne se faisait scrupule
Des longs soupirs de sa triste moitié,
Qui se tournait la nuit, c'était pitié.
Fi d'un mari si dévot, si crédule!
Jeunes beautés qui cherchez des époux,
Chez nos Bernards n'entrez point en ménage.
Si vous voulez goûter en mariage
Ce que l'hymen a pour vous de plus doux;
Ou bien suivez l'exemple d'Isabelle,
Qui, d'un mari n'ayant qu'un faux semblant,
Prit un galant. Il en est qui, mieux qu'elle,
Ayant l'époux, prennent aussi l'amant.

Pour mieux vaquer à ses longues prières,
Bernard laissait le soin de ses affaires
A Victor Blin, jeune et discret commis,
Qui, bien rasé, toujours propre et bien mis,
Menait de front l'amour et la fabrique.
Le jour entier il courait la pratique,
Vendait, payait, surveillait l'ouvrier;

Et quand le soir avait clos l'atelier,
Près d'Isabelle, à l'attendre fidèle.
Il accourait, et passait auprès d'elle
De doux moments, mais qui duraient trop peu.
Bernard un soir étant à prier Dieu,
Notre amoureux fit promettre à sa belle
Qu'il aurait place en son lit cette nuit :
« Chez moi, » dit-elle, « il faut entrer sans bruit.
« Car mon mari de la chambre voisine
« Pourrait entendre : adieu, jusqu'à minuit. »
De Blin la joie aisément se devine.
Comme il sortait, l'époux rentre, et, joyeux,
Montre à sa femme un chapelet d'ébène
Qu'un frère lai du couvent des Chartreux,
Pour dix écus lui vendit, non sans peine :
« Ces grains, » dit-il, « sont du bois de la croix
« De saint André. Cette croix bien connue
« Du paradis doit m'obtenir la vue,
« Si chaque nuit, au moins, pendant un mois,
« J'ai récité mon chapelet dix fois :

« Dix fois sans faute et sans qu'un grain s'oublie »
« — Vous êtes fou, mon cher monsieur Lebon, »
Reprit la femme ; « et certe à Charenton
« Il est des gens moins atteints de folie.
« Car, entre nous, est-ce donc pour prier
« Qu'un lit est fait? Je n'y veux pas veiller
« Pour n'y rien faire. Aussi, ne vous déplaise,
« Un lit-de-camp est dans ce cabinet ;
« Là, vous pourrez, seul et tout à votre aise,
« Y défiler votre long chapelet. »
« — Soit, » dit l'époux, « je serai moins distrait. »

Dans les couvents minuit sonnait à peine,
Que Victor entre, et marche à petits pas
Vers Isabeau, qui, lui tendant les bras,
Ainsi que lui retenait son haleine.
Heureux amants, goûtez bien un plaisir
D'autant plus doux qu'on le prend en cachette.
Mais, Isabeau, modérez ce soupir,
Et, s'il se peut, soyez donc plus discrète.

J'entends craquer l'amoureuse couchette :
Vous oubliez qu'une faible cloison
Est entre vous et le voisin qui prie,
Et que vos jeux troublent son oraison.
Bernard enfin s'interrompt et lui crie :
« Femme, as-tu donc, dis-moi, le diable au corps.
« Pour t'agiter d'une façon pareille ?
« A n'ouïr pas je fais de vains efforts ;
« Mais dès qu'au bruit j'ai pu fermer l'oreille,
« Une secousse, en ébranlant mon lit,
« Vient, malgré moi, distraire mon esprit.
« Si bien qu'enfin, le dirai-je à ma honte ?
« De mes *pater* je ne sais plus le compte.
« Finiras-tu ce vacarme maudit? »
« — O mon mari, prenez part à ma joie, »
Répond la femme, « et n'ayez pas regret
« D'avoir perdu peut-être un chapelet.
« Priez plutôt le Ciel qu'il vous envoie
« Contentement si doux, que même encor
« En vous parlant je me sens tout émue.

« A peine au lit, j'invoquai saint Victor
« (Car votre exemple et vos vœux m'ont vaincue).
« Et saint Victor, d'un air doux et benin,
« Du paradis m'a montré le chemin.
« Mais savez-vous qu'il est si peu d'obstacles
« Sur ce chemin que saint Victor a pris,
« Qu'en vérité je crois que sans miracles
« Les bons maris pourraient toutes les nuits
« Avec leur femme aller en paradis! »



CONTE XXI.

LE GROS DOGUE ET LE PETIT CHIEN.

Reims eut jadis son école de Droit :
Les écoliers de Cujas et Barthole
Sont dans cet âge où, sans maître d'école,
Chacun sait faire et lancer un exploit,
Exploit galant, qui se donne en cachette
Et que sous main reçoit femme ou fillette,
Sans avertir, j'en ferais le pari,
L'une sa mère, et l'autre son mari.

Un écolier propre et d'humeur courtoise
S'était épris d'une dame rémoise
De haut état. Jeunesse, esprit, beauté,
Tout se trouvait chez la charmante Élise,
Que rehaussait encor la qualité ;
Car son mari, du titre de marquise
L'avait dotée. Il est vrai que l'époux
Était grondeur et quelque peu jaloux ;
Il était vieux. Mais quand la femme est sage,
Noble ou bourgeoise, elle prend un amant,
Fait bon ménage, et chacun est content.
Élise avait trop d'esprit en partage
Pour refuser d'écouter la raison.
Le jeune clerc, à la bouche de rose,
Plaida si bien qu'il sut gagner sa cause ;
La paix dès lors régna dans la maison.
Tous deux savaient qu'amour veut du mystère,
Que le bonheur fait envie aux méchants,
Que tels sont pris pour fort honnêtes gens
Qui n'ont pas craint de perdre des amants :

Le frère même est jaloux de son frère.
Aussi Léon, notre jeune amoureux,
Pour voir sa belle et tromper tous les yeux,
Avait recours à plus d'un stratagème.
J'en rapporte un qui m'a paru plaisant.

Le soir venu, quand l'honnête marchand
Ferme boutique et, prenant son Barème,
Fait le calcul de ses profits du jour,
Notre écolier, averti par l'Amour,
Venait japper à la porte d'Élise :
Vous eussiez dit la voix d'un petit chien.
La chambrière, une femme de bien,
Et que pour sainte en tous lieux on eût prise,
A ce signal ouvrait, et par la main
Menait l'amant, qui le long du chemin
Ne disait mot. Au lit même prudence :
Tout s'y passait dans l'ombre et le silence,
Sauf toutefois plus d'un soupir d'amour
Que les baisers rendaient encor plus sourd.

Près de l'hôtel qu'habitait la marquise
Logeait Alfred, autre élève de droit,
Bon compagnon, à tous les jeux adroit,
Fier et cherchant mainte haute entreprise.
A la marquise il adressa ses vœux,
Mais sans succès : soit que notre Rémoise
Eût le cœur pris, ou, comme une bourgeoise,
Se contentât pour un seul amoureux ;
Soit autre chose ; avec douce parole
On renvoya cet amant à l'école.
Alfred chez lui vint cacher son chagrin.
De là ses yeux étaient fixés sans cesse
Sur la maison d'où sortait sa maîtresse,
Pauvre honteux, prêt à tendre la main :
Car un amant, quel que soit son destin,
N'est, après tout, fût-il né sur le trône,
Qu'un mendiant à qui l'on fait l'aumône.
Alfred un soir, étant à son balcon,
Voit un jeune homme entrer seul dans la rue.
A sa démarche il reconnaît Léon.

Qui, d'un pas lent, rasant chaque maison,
Va tour à tour les passer en revue.
Mais à l'hôtel, qu'il semblait avoir fui,
L'ami revient, s'arrête avec mystère,
Puis il l'entend japper d'une voix claire;
La porte s'ouvre et se ferme sur lui.
« Oh! oh! » dit-il, « tout s'explique aujourd'hui :
« Et les rigueurs qu'a pour moi la marquise,
« Et les dédains de mon rival heureux.
« Mais en amour si la ruse est permise,
« Employons-la pour les tromper tous deux;
« C'est double gain. La marquise est trop bonne
« Pour m'en vouloir quand j'aurai réussi :
« Car en son cœur femme aisément pardonne
« A qui vous aime et qui vous trompe ainsi. »
Le lendemain, ayant devancé l'heure,
Sous la fenêtre où vint japper Léon,
Il jappe aussi. La servante à ce leurre
Se laisse prendre, et conduit sans soupçon
Le faux Léon au lit de sa maîtresse.

Alfred, pressé de prouver sa tendresse,
Prend des baisers qui ne sont pas pour lui,
Et sans scrupule il laisse la marquise
Lui prodiguer, il est vrai par surprise,
De ces douceurs que paîrait un mari.
Tout souriait au désir de ce traître,
Lorsque Léon, fidèle au rendez-vous,
Vient à son tour japper sous la fenêtre.
L'âme occupée à des plaisirs si doux,
Notre marquise y prêta peu l'oreille.
Quant à Nanon, que l'aboîment réveille,
Elle se dit : « Que veut donc ce fripon
« Qui de ses cris étourdit la maison ?
« Suis-je une garde aisément qu'on abuse ?
« Passez, mon cher, on n'entre point ici.
« Vous eussiez dû, pour employer la ruse,
« Attendre au moins que Léon fût parti. »
Le faux Léon, que le bruit épouvante,
Rend grâce aux dieux, voyant qu'on n'ouvrait pas ;
Mais, ennuyé d'une si longue attente,

Le vrai Léon, qui croit que la servante
Est endormie, ou qu'il jappe trop bas,
Prend d'un roquet la voix claire et sonore,
Et frappe l'air d'un aboîment aigu.
Pour cette fois Alfred était perdu.
Il craint l'éclat de celle qu'il adore.
Chez elle enfin s'est fait jour le soupçon ;
D'abord la voix, puis quelque autre raison,
Dont, en cherchant à se rendre bon compte,
La Champenoise éprouvait quelque honte,
Viennent jeter le trouble en son esprit.
Pour éclaircir cet étrange mystère,
Elle veut donc sonner sa chambrière,
Quand l'écolier, d'un bond sortant du lit,
A deux battants court ouvrir la fenêtre.
Léon, pensant qu'Élise va paraître,
Lui fait, Hap ! hap ! Mais l'autre avec humeur
Haussant la voix comme un dogue en fureur,
Répond : Hop ! hop ! « Celui-là parle en maître,
Se dit Léon. « Ami, je te comprends,

« Les petits chiens sont chassés par les grands,
« C'est juste, adieu. » J'ignore ce qu'Élise
Dit, se voyant ainsi changer d'amant.
Bien que le sexe aime le changement,
Encor veut-il les choisir à sa guise.
Sans doute Alfred valait l'autre amoureux :
Le choix était fort difficile entre eux :
Tous deux l'aimaient, leur preuve était acquise.
Le mieux était de les garder tous deux,
Et c'est aussi ce que fit la marquise.



Jacques, chargé des repas nocturnes,
S'y rend sans bruit

CONTE XXII.

LE JEÛNE ROMPU.

Dans l'un des bourgs de la triste Champagne,
Un desservant jeune, ignorant et vain,
Était venu, muni du droit divin
De repousser de cette humble campagne
La liberté, qui ne plaît qu'au vilain.
Tout capelan, formé par les bons pères,
Aime à prêcher : le nôtre en ses sermons
Mêlait comme eux les publiques affaires.
Avec amour il parlait des Bourbons :

18

Souvent la Charte excitait sa colère,
Et, sans respect pour son auguste père,
Il l'appelait la fille du Démon,
Fille en horreur à la sainte Sion,
Et, si le temps devenait plus prospère,
Fille à brûler par l'inquisition.

Les Champenois, rentrés dans leur famille,
Se demandaient : « Quelle est donc cette fille
« Qui trouble ainsi la tête du pasteur ? »
« — C'est, » disait l'un, « la fille de Baptiste,
« A qui son père a transmis par malheur
« Ce coin de pré que fauchait un trappiste. »
« — Ça se pourrait; mais moi je crois plutôt
« Que c'est la nièce à ce bon huguenot
« Qui de Sézanne a chassé la misère. »
« — Non, » répond l'autre, « un saint missionnaire
« L'a convertie, et depuis quelque temps
« Par charité soustraite à ses parents. »
« — Ne cherchez plus cette fille méchante

« Qui du curé dérange le cerveau, »
Dit un troisième; « amis, c'est sa servante :
« Du presbytère elle est d'hier absente,
« J'en suis certain, je le tiens du bedeau. »
Il se trompait : Annette au presbytère
Pour ses péchés gémissait prisonnière;
Son directeur, la veille des Rameaux,
L'avait surprise à manger des gâteaux
Malgré le jeûne. « Ah ! » dit-il en colère,
« Vous affligez l'Église notre mère;
« Sachez que Dieu devient notre ennemi
« Pour avoir fait une heure avant midi
« Ce qu'il était, sans peur de lui déplaire,
« Une heure après très-loisible de faire.
« Or çà, ma fille, il vous faut expier
« Ce crime énorme; il faut jeûner, prier,
« Afin d'aller, l'âme épurée et blanche,
« Au saint banquet participer dimanche. »
Disant ces mots, il monte à son grenier
Et met sous clef sa servante confuse.

Le lendemain, pour la pauvre recluse
Jusqu'à midi force fut de jeûner.
L'homme de Dieu ne lui porte à dîner
Qu'un peu de pain, lui donnant pour excuse
Qu'il faut punir son appétit glouton.
Sur ce sujet il fait un long sermon.
La triste Annette en l'écoutant, dit-on,
Dans le pain bis marquait ses dents d'ivoire,
Et du sermon chargeait peu sa mémoire.
Le soir venu, sur un trop dur plancher
Il lui fallut sans souper se coucher.
Le lendemain, au sortir de la messe,
Le curé monte et dit à son hôtesse :
« Voici le pain qu'à son bon serviteur
« Donnait jadis le corbeau du Seigneur.
« La portion est aujourd'hui moins forte,
« Demain encor nous la diminûrons :
« Suppléez-y par le pain d'oraisons, »
Ajouta-t-il en refermant la porte.
Annette seule : « Il me fera mourir.

« Non sans douleur passera la journée.
« Et si demain ma pitance est bornée,
« Les jours suivants que vais-je devenir?
« Oui, j'en mourrai sans avoir fait mes pâques,
« Si tu ne viens en prison me nourrir,
« Notre patron, bon et vaillant saint Jacques! »
« — Qui donc m'appelle? Annette, est-ce bien toi? »
Dit une voix de la fille connue.
« On te disait de ces lieux disparue.
« Et cet avis m'avait glacé d'effroi.
« Mais, ouvre donc! — Hélas! je suis captive,
« Mon cher Jacquot, » dit d'une voix plaintive
La pauvre Annette, « et, faute de secours,
« Je le sens bien, j'étais morte en deux jours.
« — Morte, dis-tu? De quelle grande offense
« Notre curé veut-il donc se venger? »
« — Pour mon malheur, j'ai rompu l'abstinence, »
Reprit la fille, « et c'est par pénitence
« Qu'il veut huit jours m'empêcher de manger. »
« — J'y pourvoirai, » dit Jacquot: « sois discrète.

« Dès aujourd'hui ta pénitence est faite. »
L'amant joyeux court chez lui s'enfermer
Pour préparer le souper de Nannette.
Au beurre frais il a joint la galette ;
Et d'un jambon, ce point est à blâmer,
Qu'on ne devait entamer que dimanche,
Le pourvoyeur prend une forte tranche,
Songeant ce soir à la décarêmer.
Lorsque Morphée, à son heure ordinaire,
Touche en passant le seuil du presbytère,
Jacques, chargé du repas savoureux,
S'y rend sans bruit, et, prenant une échelle,
Par la fenêtre il entre chez sa belle.

Dans le désert, en faveur des Hébreux,
Quand il pleuvait un mets pétri pour eux,
Ils témoignaient leur gratitude extrême :
La faim passée, ils se moquaient de Dieu
Et de son pain, dit Moïse lui-même :
Pour le veau d'or ils lui disaient adieu.

Dans son grenier notre jeune captive,
Loin d'imiter cette nation juive,
A son repas ayant bien fait honneur,
En fut plus tendre envers son pourvoyeur.
L'amant s'en va. Seule Annette demeure,
Sans s'occuper cette fois du pasteur,
Ni de son pain qu'il vient à la même heure
Lui présenter, mais en plus faible part.
« Je l'ai, » dit-il, « diminué d'un quart.
« — C'est trop encor, » répond la pénitente :
« Je sens ma faute et j'en suis repentante ;
« Pouvez-vous point, mon père, par pitié,
« En retrancher aujourd'hui la moitié ?
« — Gloire à Jésus ! dit l'homme de prière, »
« Ma fille, enfin chez vous la grâce opère. »

Elle opéra si bien avec l'amant,
Qu'Annette osa refuser nettement,
Les jours suivants, le pain du presbytère.
Le bon croyant bientôt ne douta plus

Qu'elle ne fût au nombre des élus,
Quand le dimanche, à la fin du carême,
Ayant remis Annette en liberté,
Il vit, au lieu d'une figure blême,
Un teint vermeil, une fraîche santé.
Il va partout en criant au miracle;
Et maint dévot, sur la foi de l'oracle,
Joint ce prodige à celui de Migné.
La sainte Annette, en ce jour fortuné,
Grâce à Jacquot, et non pas à saint Jacques,
Sans être à jeun et sans avoir jeûné,
Eut le bonheur de faire enfin ses pâques.



un lit qu'on agitait
[illegible] la [illegible] [illegible] en chantant

CONTE XXIII.

LE BERCEAU.

Reims aujourd'hui ne sacre plus les rois :
Son archevêque y perd maint bénéfice,
Le noble aussi ; mais que perd le bourgeois
S'il vend ses vins, ses draps, son pain d'épice,
Tout aussi bien et plus cher qu'autrefois ?

Sur cette place où deux fois la semaine
Le laboureur vend aux Rémois son grain,
Un épicier, nommé Jean Rigollin,

Tenait boutique. Elle était toujours pleine
De ces chalands qui, l'argent à la main,
Ont un souris du marchand économe.
Bientôt le nôtre, en ce facile emploi,
Avait d'écus gagné si belle somme,
Qu'il eût pu vivre ainsi qu'un gentilhomme :
Mais du travail il aimait trop la loi,
Peut-être aussi l'argent de la pratique.
Bref, Rigollin, pain-d'épicier du roi,
Contre un palais n'eût changé sa boutique.
Avec amour il prisait son état.
J'en suis surpris : trop souvent l'homme ingrat,
Heureux qu'il est, blâme sa destinée.
Dans sa maison le marchand ne comptait
Que lui qui fût de son sort satisfait.

Depuis un an le dieu de l'hyménée,
Qui va partout flairant les coffres-forts,
A l'épicier, pour prix de ses trésors,
Avait donné femme charmante, et telle

Que, même à Reims, la ville et ses dehors
N'en comptaient pas une qui fût plus belle.
Mais celle-ci n'avait que par devoir
Pris le mari que lui donna son père.
Son cœur trop haut souffrait d'être épicière.
Avant l'hymen, chaque jour son miroir
Lui répétait : « Quand on est si jolie,
« A la noblesse il faut qu'on se marie ;
« On peut sans dot épouser un marquis. »
Berthe au miroir accordait un souris.
Et l'on voulait qu'avec de tels esprits
Elle vendît aux manants la réglisse,
Le savon noir, la mélasse ou l'empois ?
Non, non, jamais. Aussi ses jolis doigts
Ne faisaient pas même un cornet d'épice.
Le bon époux, au gré de son caprice,
La laissait vivre à sa maison des champs
Que près de Reims il fit bâtir pour elle.
Chaque dimanche, avec amis, parents,
Il s'y rendait et prenait du bon temps.

Mais le lundi, toujours aussi fidèle
A son devoir qu'il l'était au plaisir,
De chez sa femme on le voyait sortir
Avant le jour, pour être à sa boutique
A l'heure même où s'ouvre la fabrique.
De Berthe alors il n'avait nul souci :
Tout occupé de sucre et de cannelle,
Il oubliait que femme jeune et belle
Dans un désert a des moments d'ennui.
L'ennui n'est point un mal imaginaire ;
Car trop souvent, à la beauté contraire,
Il lui ravit les roses de son teint.
Peut-on blâmer la femme qui s'ennuie
D'ouvrir sa porte au joyeux médecin
Dont le remède, en dépit de l'Hymen,
Doit la sauver de cette maladie?
Chacun connaît ce docteur, c'est l'Amour,
Qui peut guérir plus de maux en un jour
Que Galien n'a pu faire en sa vie.
L'Amour vit Berthe, et Berthe fut guérie.

Tous les matins, par ordre du docteur,
Le jeune Alfred vient lui rendre visite.
Dès ce moment le désert qu'elle habite
Est à ses yeux un séjour enchanteur.
Tout lui sourit, hors un jour par semaine :
C'était celui qu'avait choisi l'époux :
Mais le plaisir que son amant ramène
Les autres jours n'en était que plus doux.

Jean n'avait pas jusqu'ici connaissance
Du changement qui s'était fait chez lui :
Il ignorait la joyeuse ordonnance
Que le docteur donnait contre l'ennui.
Son ignorance a droit de te surprendre,
Lecteur ; tu sais qu'à la ville, en tous lieux,
Les amoureux, alors qu'ils sont heureux,
Contre l'envie ont peine à se défendre.
Berthe bientôt l'eût appris sans l'Amour,
Qui prudemment, contre son ordinaire,
Leur défendit les visites de jour.

Lors on convint d'agir avec mystère,
Et que la nuit, l'époux absent, l'amant
Viendrait frapper trois coups légèrement,
Et qu'aussitôt Berthe ouvrirait la porte.

Depuis un mois tout au mieux de la sorte
Allait aux champs, quand l'amant étourdi,
Qui sur sept jours n'en a qu'un d'abstinence,
Se trompe, et vient avec grande assurance
Frapper la nuit du dimanche au lundi.
Minuit sonnait : Jean, dans son premier somme,
Dormait. La femme, à côté du bonhomme,
Dormait aussi, comme aussi leur enfant,
Dont le berceau près d'eux est attenant.
Alfred, qui veille et grelotte à la porte,
Maudit Morphée, et veut que le dieu sorte
De ce logis pour y pouvoir entrer.
Avec humeur il commence à frapper,
Et fait si bien que Berthe enfin s'éveille.
« Dieu ! je l'entends, c'est lui, c'est mon amant;

« Vit-on jamais imprudence pareille ?
« S'il frappe encore, il va réveiller Jean :
« Tout est perdu. » Pendant que l'épicière
Se désolait, le soldat de Cythère,
Qui dans ce fort avait cru de plein saut
Pouvoir entrer, va pour livrer l'assaut,
Quand du logis une voix douce et claire
Se fait entendre : un lit qu'on agitait
Bat la mesure ; il écoute, on chantait :

« Dors, mon fils, pendant que ta mère
« Par ses chants va chasser l'esprit.
« Il devrait savoir que ton père
« Le dimanche est ici la nuit.

« Esprit, pour me plaire,
« Ne fais pas de bruit :
« L'oiseau de Cythère
« Demain fait son nid.

« — Femme, » dit Jean que la chanson réveille,
« Que dis-tu donc ? — Je berce notre enfant. »
Répond la femme : « allons, taisez-vous, Jean :

« A mes chansons pourquoi prêter l'oreille?
« C'est malgré moi que je chante aujourd'hui,
« Vous sachant là ; mais celui que je veille
« M'en saura gré, j'ai calmé son ennui.
« Dormons. » L'amant, pour qui chaque parole
Avait un sens plus clair que pour l'époux,
Voit son erreur, maudit sa tête folle,
Et de ces lieux fuyant à pas de loups,
Il rendait grâce à sa belle maîtresse
Qui l'avait su tirer d'un mauvais pas.
Même une Agnès, pour sortir d'embarras,
A dans son sac plus d'un tour de finesse.
Le lendemain, l'esprit qui court la nuit,
Fidèle à l'heure, était chez l'épicière,
Et dans ses bras, il chantait au petit :

« Enfant, pour me plaire,
« Ne fais pas de bruit ;
« L'oiseau de Cythère
« Ici fait son nid. »



…rrete le …leur

CONTE XXIV.

LES DEUX PERDRIX.

Un Champenois, nommé Jean Mathurin,
Bon économe et se levant matin,
Avait acquis trois arpents que Pomone
Enrichissait tous les ans de ses fruits.
Tout prospérait dans ce riant pourpris
Qu'avec l'osier l'aubépine environne,
Et qui souvent sert d'asile aux perdrix.
Le villageois à l'oiseau rouge ou gris
N'avait osé faire encore la guerre,

Se rappelant que feu Jean son grand-père
Pour un lapin avait ramé cinq ans.
Mais un ami lui dit : « Prends un port d'armes,
« Et va chasser même au nez des gendarmes ;
« Chez moi, corbleu ! je tendrais aux faisans. »
Un soir enfin Jean met des nœuds coulants ;
Le lendemain, en visitant ses terres,
Il aperçoit deux perdrix prisonnières.

Sous son sarrau le fortuné chasseur
Les cache et court les porter à sa femme :
« Tiens, « lui dit-il, » nous allons, sur mon âme,
« Goûter tous deux du gibier du seigneur.
« — Pour que la fête aujourd'hui soit complète,
« N'iras-tu point prier notre pasteur ? »
Reprend la femme ; « il est pour nous tout cœur,
« Et par-delà je crois qu'il est prophète :
« Il m'a promis dans neuf mois un poupon,
« Et je commence à voir qu'il a raison.
« S'il ne m'eût pas dit plus d'un Évangile,

« Notre maison pouvait être stérile :
« Pour l'inviter, allons, mets ton habit,
« Cours et reviens avec grand appétit. »

Le mari part. L'active ménagère
A mis en broche, et, pour tromper sa faim,
Chante, en tournant, plus d'un joyeux refrain.
« Le rôt est cuit, et Jean du presbytère
« Ne revient pas, » se disait la commère;
« En l'attendant si je mangeais ma part?
« Et pourquoi non, puisqu'il revient si tard?
« Un dîner froid est pour moi maigre chère. »
Marie alors débroche un des oiseaux,
Prend une cuisse, et puis l'autre, et puis l'aile;
En quatre tours l'appétit de la belle
De la perdrix n'a laissé que les os.
Point de mari. « Mais quelle indifférence
« Pour ces perdreaux d'un goût si merveilleux !
« Ah ! si j'osais...... mais non; un seul pour deux,
« Ce n'est pas trop. Pour prendre patience,

« Suçons le cou, c'est ne faire aucun tort.
« Dieu ! quel fumet ! oh ! je me suis trompée
« En choisissant. Dussé-je être frappée,
« Les deux perdreaux auront le même sort. »
Ainsi fut fait, et d'un plaisir extrême
A belles dents si bien le dépeça,
Que j'aurais craint même pour un troisième.

Le repas fait, le mari seul rentra :
« Notre pasteur est des bonnes parties ;
« Il va venir. Et nos perdrix rôties ?
« — Hélas ! mon homme, il n'y faut plus compter,
« Un maudit chat vient de les emporter. »
A ce discours le manant incrédule
Court sur sa femme, et de son bras d'Hercule
Va l'assommer, quand celle-ci lui dit :
« Ne vois-tu pas, butor, que je plaisante ?
« Entre deux plats les perdrix en l'attente
« Sont près du feu ; pourquoi donc tant de bruit ?
« — Tant mieux, » dit-il, « car, par la sainte Église !

« Tu les payais un peu plus qu'au marché.
« Çà dépêchons; que la nappe soit mise
« En un moment ; je ne suis plus fâché,
« Faut-il t'aider ? » Aussitôt de l'armoire
Sort à la hâte et le lin demi-blanc,
Et la faïence, et le couteau d'ivoire.

« Dis donc, mon homme, il est bien peu tranchant
« Pour découper un morceau si friand ?
« Va dans la cour l'aiguiser sur la pierre.
« — Non, » dit l'époux, « je suis las et j'ai faim. »
Pour l'éloigner l'autre ayant son dessein,
Insiste et gronde. Alors Jean, pour lui plaire,
Prend le couteau : « Paix ! ne nous fâchons pas,
Dit le mari, « en quelques tours de meule
« Je le rendrai coupant comme un damas. »

Comme il sortait, le pasteur entre, et seule
Trouvant Marie, il lui prend un baiser.
Puis, caressant une taille arrondie :

« Avant neuf mois, je vous l'ai dit, ma mie,
« C'est un garçon que je veux baptiser. »
L'autre, affectant une douleur extrême :
« Ne parlez plus de noce et de baptême,
« Curé, car Jean dans ses lacs vous a pris :
« Vous êtes mort. — Que dites-vous, commère ?
« Votre mari sort de mon presbytère
« Pour m'inviter à manger des perdrix.
« — Ah ! mon ami, c'est une tromperie :
« Il n'est ici ni perdrix, ni perdreau.
« Jean est jaloux ; voyez-vous le couteau
« Que sur la meule aiguise sa furie,
« C'est pour couper... » Là s'interrompt Marie.
« — Et quoi couper ? » dit le prêtre alarmé.
L'autre, ayant pris indulgences de Rome
Pour bien mentir, répond : « Jean n'est armé
« Que contre vous ; et vous cessez d'être homme
« S'il peut, dit-il, vous tenir prisonnier.
« Fuyez avant qu'il monte l'escalier. »
Pâle et tremblant, sans demander son reste,

Le curé fuit, et, près du rémouleur,
En frissonnant il glisse d'un pied leste.
«Qu'a donc à fuir ainsi notre pasteur?»
Se disait Jean; quand sa femme à la porte
Lui crie : « Arrête, arrête le voleur
« Et nos perdrix qu'à ta barbe il emporte. »

A ces mots, Jean, que l'appétit transporte,
Vole après lui son couteau dans la main :
«Je les aurai, » s'écriait Mathurin;
« Pour vous punir de votre gourmandise,
« J'irai, s'il faut, vous les prendre à l'église. »
L'autre, qui sent le métal assassin,
Double le pas, chez lui se jette enfin,
Ferme au verrou, partout se barricade,
Et de son fort entend le camarade
Dire en fureur : « Non, non, foi de chrétien,
« Si j'avais pu, je ne lui laissais rien. »
Lors, du grenier entr'ouvrant la fenêtre,
L'homme de Dieu lui répond : « Méchant traître,

« De ton couteau maintenant je me ris :
« Ce que tu veux est nécessaire au prêtre :
« La loi le dit. Adieu ; pour être amis,
« Plus ne m'invite à manger des perdrix. »



Sa femme alors d'un ton plein de douceur,
Lui reprochait son air triste et rêveur

CONTE XXV.

LE POUVOIR D'UNE FEMME.

Il est un être à qui tout rend hommage :
Être charmant, capricieux et doux,
Timide même, et le plus fier courage
Devant lui tremble et rampe à ses genoux ;
L'homme à vingt ans pour lui vendrait son âme ;
Jeunes ou vieux, cet être nous rend fous,
Fous par amour : cet être c'est la femme.
La femme prend des amants, des amis,

Même un époux, mais ne prend point un maître :
Loin de s'en plaindre, il faut le reconnaître,
Votre bonheur, époux, est à ce prix.
Au présent conte on verra la folie
D'un jeune gars qu'une femme jolie
En quelques jours a mis à la raison ;
C'était un tigre, elle en fit un mouton.

Paul de Felcourt, seigneur héréditaire,
Bon Champenois, et partant bon mari,
Depuis dix ans désirait d'être père.
Le ciel enfin exauçant sa prière,
Berthe accoucha d'un fils. L'enfant chéri,
Était si beau qu'on aurait dit un ange,
Ange au dehors, mais vrai diable au dedans.
J'ai vu souvent, par un caprice étrange,
La vertu laide et les vices charmants.
Mauvais d'esprit quoique doux de visage,
Marc, c'est le nom du petit personnage,
Était l'idole et l'orgueil des parents :

Tous deux cédaient à son moindre caprice.
Dès qu'il put mordre il mordit sa nourrice :
Pleurait, criait à rendre sourds les gens.
Ses premiers pas furent pour aller battre
Le jeune enfant compagnon de ses jeux.
Chacun tremblait devant ce diable à quatre.
« Pour corriger ce naturel hargneux, »
Disait le père, « attendons le collége;
« Il rend meilleur, s'il ne rend pas savant ;
« Les écoliers auront le privilége
« De rendre Marc aussi souple qu'un gant. »
Marc au collége est battu, puis battant.
Prison, pensum, bienveillantes paroles,
Tout échoua contre ce vrai lutin ;
Le fouetteur même y perdit son latin.
Marc fut chassé de toutes les écoles.
« Fais-le soldat, » dit au père un ami,
« C'est une école aussi rude qu'utile :
« Avant un an je te réponds de lui. »
Il fut soldat, mais soldat indocile.

Plus obstiné même qu'un Bas-Breton,
Marc du sergent méconnaît le galon ;
On le condamne à cinq ans de prison.
Paul de son fils obtint bientôt la grâce :
Mais il fallut que Marc changeât d'état.
Sur le vaisseau nommé le *Potentat*
Le gracié court gaîment prendre place.
Il est marin. Un matelot à bord
Est plus soumis que ne l'est un esclave.
Et cependant est-il homme plus brave
Qu'un fier marin qui se rit de la mort
Dans les combats, les écueils et l'orage?
Sur le vaisseau bravant l'autorité,
Marc le marin veut vivre en liberté.
Du nerf de bœuf il fit l'apprentissage,
Puis des cachots ; mais, toujours indompté,
Il rugissait comme un tigre en sa cage.

Un soir d'hiver, Berthe disait : « Bientôt
« Reviendra Marc ; Marc n'a plus un défaut. »

Dans ce moment elle entend à sa porte
Quelqu'un frappant, jurant et blasphémant;
C'était son fils qui heurtait de la sorte :
Il s'était fait chasser du bâtiment.
La pauvre mère, hélas! désabusée.
Pleurant son fils, est toute la journée
Dans le saint lieu. La prière et les pleurs
Sont pour la femme un remède aux douleurs.
Mais la douleur chez l'homme est moins tranquille :
Contre son fils le père entre en fureur;
Il le maudit, et courant par la ville,
A son curé va conter son malheur.
«Mariez-le,» lui répond le pasteur.
«— Le marier! qui? lui! ce méchant diable!
«D'un trait si noir me croyez-vous capable?»
Dit au curé le père avec humeur :
«Oh! vous raillez, le mal est sans remède.
«— Non, non, reprend le sage conseiller :
«Il en est un que la femme possède :
«Pour guérir Marc il le faut marier.

« — Mais où trouver, curé, cette pucelle.
« Ange ou démon, cette autre Jeanne d'Arc
« Prête à lutter jour et nuit contre Marc?
« — Eh! qui vous dit, ô tête sans cervelle,
« D'aller choisir pour bru quelque dragon ?
« C'est une femme aussi douce que belle
« Qu'il faut à Marc. Prenez donc Isabelle;
« Sa mine fine et son regard fripon
« Me sont garants que le remède est bon. »

On les marie. A deux pas de la ville
Les grands parents avaient une maison
Réunissant l'agréable et l'utile :
Fleurs et bosquets, fruits de chaque saison,
Prés qu'un ruisseau d'une eau limpide arrose,
Tout dans ce parc à l'amour vous dispose.
A leurs enfants ils en font l'abandon.
C'est là que Marc le jour du mariage
Conduit sa femme au sortir de l'autel.
Le couple heureux, loin d'importun visage,

Boit nuit et jour dans la coupe de miel.
De leurs plaisirs, que la vieillesse envie,
Ils n'avaient là de témoins que le ciel,
L'herbe foulée au bord de la prairie,
Et les oiseaux qu'un soleil printanier
Sous la feuillée aux mêmes jeux convie.
Dans la maison, de la cave au grenier,
D'un tendre amour ils se donnaient la preuve.
Seuls au logis pendant ce temps d'épreuve,
Ils se jouaient dans les appartements
Où dans un mois reviendront les parents.
De doux baisers se donnaient dans la chambre
Du bisaïeul, de l'oncle ou du parrain.
On s'égayait sur le lit du cousin;
Il n'était point d'alcôve ou d'antichambre
Que le mari ne sût mettre à profit.
Mais à la fin, il faut que je le die,
Marc à son tour tout comme un autre apprit
Que jeu d'amour lasse plus qu'il n'ennuie.
Marc à ce jeu n'eût pas craint cent rivaux;

Le premier jour, vous eussiez dit Hercule
Entreprenant l'un de ses grands travaux ;
Mais aujourd'hui le héros capitule.
Près de sa femme étendu dans son lit,
Sans l'éveiller il dort toute la nuit.
C'est un mari d'un seul mois de ménage,
Et l'on dirait, à voir son peu d'ardeur,
Qu'il a déjà dix ans de mariage.
La femme alors, d'un ton plein de douceur,
Lui reprochait son air triste et rêveur :
« Ne suis-je plus celle que Marc adore ? »
Lui disait-elle : et Marc est obligé
De lui prouver que son cœur l'aime encore ;
Mais, après tout, il n'en est pas plus gai.
Pâle, amaigri, triste et méconnaissable,
Ce n'était plus ce coursier indomptable
Courant sans frein, beau d'orgueil et d'amour :
Marc ressemblait au bœuf qui vers l'étable
Marche à pas lents, fatigué du labour.
Plus de gros mots, de rixes, de tapage,

Marc à sa femme obéit nuit et jour,
Comme aurait fait la fille la plus sage :
C'est un mari non moins doux qu'un mouton.
Fort étonné d'une telle conduite,
Un sien ami, c'était un vieux garçon,
Lui dit un jour : « Isabelle est petite,
« Faible de corps et sans barbe au menton,
« Et par le nez elle mène un démon ;
« D'où vient cela ? » Le mari lui répond :
« — Prends une femme, et tu sauras bien vite
« Comment on met un diable à la raison. »



à peine est-il à bord
[illegible] pied met la barque à vau-l'eau

CONTE XXVI.

LA BATELIÈRE.

Un soir d'été, Rose la batelière,
Assise au bord d'une barque légère,
Gaîment chantait et se mirait dans l'eau.
Rose a quinze ans, et son joli visage
Semble un bouquet cueilli sur le rivage,
Dont le patron vient d'orner son bateau.
Les yeux fixés sur l'onde fugitive,
Elle attendait qu'il vînt des voyageurs
Pour les passer de l'une à l'autre rive.

Mais l'ombre croît, et la voix des pasteurs,
Qui retentit au loin sur les hauteurs,
Vient l'avertir de rentrer au village.
Rose, attirant son bateau sur la plage,
Va s'éloigner, quand deux jeunes chasseurs,
L'argent en main, demandent le passage.
Nos voyageurs étaient des Champenois
Riches, bien faits, tous deux de noble race,
A qui l'amour accordait droit de chasse
Par tout pays. Aussi les bons Rémois
En la voyant s'étaient dit à voix basse :
« La batelière est un gibier de roi ;
« Prenons ceci, puisqu'Amour nous l'envoie. »
L'un d'eux reprit : « Qui de vous ou de moi
« Doit le premier se saisir de la proie ?
« — Tirons au sort, » répond l'autre chasseur :
« Deux brins de blé d'inégale grandeur
« Entre nos mains vont décider l'affaire. »
De son bateau Rose les voyait faire
A deux pas d'elle, et riait de leur jeu.

Sans se douter quel était leur enjeu ;
Mais le plus jeune, à qui le sort, je pense,
Avait donné le droit de préséance,
S'approche, et dit : « Belle, deux amoureux
« Sont à vos pieds qui demandent l'aumône.
« Allons, soyez charitable pour eux ;
« Car autrement, pour vous punir, friponne,
« Chacun prendra ce qu'il veut qu'on lui donne. »
A ce propos, Rose a peur et veut fuir ;
Mais par le bras se sentant retenir,
Pâle et tremblante, elle a recours aux larmes.
Ce fut en vain : nos amants dans ces pleurs
Qu'ils font couler trouvaient de nouveaux charmes.
Rose est enfin un prisonnier sans armes
Qui doit subir la loi de ses vainqueurs ;
Quand, s'avisant d'une ruse de guerre,
Elle leur dit : « Puisque j'ai su vous plaire,
« Mes beaux Messieurs, à ne vous point mentir,
« Vous me voyez prête à vous obéir.
« Mais avant tout je réclame un service,

« C'est le secret. — Oh ! cela c'est justice, »
S'est écrié le jeune compagnon ;
« Et de jaser serait d'un mauvais homme.
« J'en donne ici ma foi de gentilhomme,
« Car je suis comte. — Et moi ! foi de baron.
« — Comte et Baron, je crois votre promesse, »
Reprit la fille. « Ah ! je serai comtesse,
« Baronne aussi, puisque le veut l'amour.
« Mais, mes Seigneurs, que chacun à son tour
« Vienne à l'écart ; l'amour veut du mystère.
« Pendant que l'un dans une île attendra,
« L'autre, avec moi, dans une autre île aura
« Plaisirs d'amour, c'est l'île de Cythère. »
Le marché fait, l'on vogue, et le baron
Saute dans l'île. « Adieu ; soyez tranquille,
« Nous reprendrons Robinson dans son île, »
Criait gaîment le joyeux compagnon
Que menait Rose en une île voisine.
Eux arrivés, pendant qu'elle fait mine
Contre un rocher d'attacher son bateau :

« Ami, dit-elle, au pied de cet ormeau
« Voyez un peu si l'herbe ou la fougère
« N'est point humide. » A peine est-il à terre,
Qu'un coup de pied met la barque à vau-l'eau.
Le jeune comte à qui la courte paille
Avait donné le pas sur le baron
Était sous l'orme, et pendant qu'il travaille
A faire un lit de fleurs et de gazon,
Il se disait : « Ma foi, je me sens homme
« A bien user aujourd'hui de mon droit;
« Que le voisin, s'il le veut, fasse un somme,
« Je n'aurai pas si tôt fait qu'il le croit. »
Dans ce moment il se retourne et voit
Sur son bateau Rose au loin qui lui crie :
« Comte, sous l'arbre achevez votre lit,
« Vous n'en aurez pas d'autre cette nuit. »
Rose, en courant, arrive à son village,
Va chez le maire, et, sans rien déguiser,
Lui dit comment elle a su mettre en cage
Deux loups cruels prêts à la dévorer.

Le magistrat était prudent et sage.
Il va trouver nos hommes en prison :
« Vous êtes pris, et pris de bonne guerre :
« Votre vainqueur exige une rançon ;
« De mille écus dotez la batelière,
« Je vous délivre et promets de me taire. »
Chacun paya. Mais le secret, dit-on,
Fut mal gardé. Les enfants de la ville,
Voyant passer le comte et le baron,
Disaient entr'eux : « C'est le comte de l'Ile.
« Et son ami le baron Robinson. »



CONTE XXVII.

COLIN-MAILLARD ASSIS.

Chaque province a ses jeux innocents.
Les habitants de la Basse-Bretagne
Y sont très-forts ; mais pour moi je prétends
Que l'on y joue encor mieux en Champagne.

Dans un château, le soir, à la campagne,
Filles, garçons, papas, mamans, amis,
Le curé même, en cercle réunis,
Ont pris pour jeu Colin-Maillard assis.

Dans ce grand cercle, où règne le silence,
Colin-Maillard, seul, debout et sans voir,
Sur un joueur doit sans façon s'asseoir
Et deviner, sans nulle autre assistance
Que le toucher, qui lui sert de fauteuil.
Tombée au sort, Hortense a d'un coup d'œil
Fixé son choix, marche avec assurance.
Le bandeau mis, vers Élise, et ses doigts
Ayant senti (c'était contre les lois)
Un pan de robe, elle s'assied à l'aise,
S'enfonce, agite et caresse sa chaise,
Chaise vivante et sensible au fardeau.
« Devine donc? » dit sa sœur Isabeau.
« — Eh bien! je suis sur les genoux d'Élise,
Répond la sœur : « j'en suis sûre à présent,
« Je sens son busc. » Hortense était assise
Sur les genoux du jeune desservant.



L'époux avait entendu pour l'amant

CONTE XXVIII.

LE MARI BORGNE.

Tous les bossus ont de l'esprit à vendre :
Sur nos marchés quand l'esprit aura cours,
A la fortune ils pourront tous prétendre ;
Mais je les crois malheureux en amours.

La jeune Hortense, en causant mariage,
Disait un jour : « Malgré tout son esprit,

« Jamais bossu n'aura place en mon lit. »
Six mois après, elle entrait en ménage,
Et son époux était borgne et bossu.
A la laideur l'argent prête des charmes :
Le premier jour, quand notre belle eut vu
Son prétendant, elle versa des larmes;
On le dit riche, il lui parut moins laid;
Et quand notre homme eut montré son carrosse,
Ce n'était plus un borgne contrefait :
Le jour suivant on célébrait la noce.

Mais à l'hymen la fille qui se vend
Bientôt se donne à l'amour sans argent.
A peine Hortense est la maîtresse et dame
Du bossu borgne, ayant nom Dulaurent,
Que le regret vient attrister son âme.
« Si pour mari j'avais pris mon cousin, »
Se disait-elle, « oh! quelle différence!
« Il est si beau! » Notez que notre Hortense
Ne se dit plus que le cousin n'a rien.

Et qu'à sa porte il attendait naguère,
Quand on l'ouvrait à de gros prétendants:
Mais aujourd'hui la porte à deux battants
S'ouvre pour Paul, à moins qu'il ne préfère,
La nuit venue, entrer avec mystère
Quand le mari du logis est absent.
Notre Rémois s'absentait rarement :
N'ayant qu'un œil, il le croyait utile
A surveiller sa trop belle moitié.
Pauvre ignorant! Il en aurait eu mille,
Qu'il eût été tout aussi bien trompé.

Un matin donc, sans prévenir Hortense
Qu'un jour entier doit durer son absence,
Car un jaloux à toute heure du jour
Veut que sa femme ait peur de son retour,
Dulaurent part. Par un billet d'amour,
Paul averti, court chez celle qu'il aime.
Hors de la ville à peine est le mari,
Qu'en sa maison règne un second lui-même.

Roi plus heureux, car c'est un roi chéri.
« Donne un baiser? » dit Paul à sa maîtresse,
Et de baisers Hortense le caresse.
« Viens sur ce lit où l'amour nous attend :
« Dégrafe avant cette robe inutile.
« Et ce jupon. Ce corset est gênant,
« Il faut l'ôter. » La belle, trop facile,
N'avait gardé de son ajustement
Que ce qu'il plut à l'indiscret amant
De lui laisser ; peut-être rien, n'importe :
Et tous les deux, sur leur lit étendus,
Allaient goûter des plaisirs défendus,
Quand le mari vient frapper à la porte.
« Grands dieux! c'est lui! » se dit Paul interdit,
« Que faire? où fuir? — Habillez-vous sans bruit. »
Répond la femme, « et reprenez courage ;
« Vous sortirez avec arme et bagage;
« Mais hâtez-vous. » Le mari cependant
Gronde à la porte, et fait un tel tapage,
Qu'Hortense dit : « Que veut cet insolent?

« Ne sait-il pas que le maître est absent?
« Que je suis seule, et qu'une femme sage
« A double tour, quand son mari voyage,
« Doit s'enfermer? Que dirait mon jaloux
« Si dans ma chambre il surprenait un homme?
« Passez, mon cher; sans dispenses de Rome,
« Je n'ouvrirai qu'à Monsieur mon époux.
« — Femme, c'est lui, c'est Dulaurent, ton maître:
« Ouvre-lui donc. Ne veux-tu le connaître? »
Paul, à la fin, était prêt à sortir:
La femme alors à l'époux court ouvrir,
Lui saute au cou, le caresse, le choie,
Et lui témoigne une si grande joie,
Que Dulaurent est surpris de l'accueil.
Puis d'une main lui bouchant son bon œil:
« Là, que vois-tu par ton autre fenêtre?
« — Rien, dit le borgne. — Allons, regarde mieux.
« Car tu dois voir tout aussi bien des deux,
« Je l'ai rêvé. — C'est vrai, je vois un traître, »
Répond l'époux, « qui, fuyant de ces lieux,

« Vient d'emporter mon honneur et le vôtre. »
L'époux avait entendu fuir l'amant.
« Ah ! quel malheur ! dit la femme en pleurant.
« Du mauvais œil il voit mieux que de l'autre. »



Votre Sœur intercède pour moi

CONTE XXIX.

LA BONNE VIÈRGE.

Un haut prélat qui régnait en Champagne,
Hormis le temps qu'il passait à la cour,
Ayant appris qu'un curé de campagne
Se permettait de peupler son séjour
De chérubins aussi beaux que le jour,
Donne aussitôt l'ordre de le suspendre.
« Quoi! » se dit-il, « ce faquin à rabat
« Se permettrait de trancher du prélat!

« A mon palais mandez-lui de se rendre. »
Le lendemain notre faiseur d'enfant
Au point du jour chez Monseigneur se rend.
Mais à cette heure il n'est dans l'antichambre
Aucun valet. Lors pénétrant sans bruit
De porte en porte, il arrive à la chambre
Où le prélat était encore au lit.
« Ah! Monseigneur, excusez mon audace,
Dit le curé; « je viens demander grâce
« Pour un pasteur par votre ordre interdit.
« — Fils de Satan, dit le juge en colère,
« N'attends de moi ni cure ni pardon.
« Ne vis-tu pas avec ta chambrière?
« Ces quatre enfants qui sont dans ta maison,
« De qui sont-ils? » L'autre en tremblant répond :
« Ce sont, Seigneur, les neveux de mon frère. »
A ce moment, un rire féminin,
Dont les neveux de mon frère étaient cause,
Sortit du lit. Lors le curé malin :
« O sainte Vierge! ô Vierge qui repose

« Près Monseigneur! ô Vierge en qui j'ai foi,
« Belle Marie, intercédez pour moi. »
Marie ou non, la Vierge tutélaire
Du desservant exauça la prière;
Il eut sa cure. On dit que le curé
Changea plus tard sa cure en prieuré
Pour être utile aux neveux de son frère.



Le drap s'accroche et s'enfuit avec lui.

CONTE XXX.

L'AVEU NAÏF.

C'était ta fête, ô patron des chasseurs!
Un froid brouillard blanchissait la campagne,
Et du soleil ternissait les couleurs,
Quand six Rémois, arpentant la montagne,
Couraient un cerf. Laissons-les jusqu'au soir
Suivre un dix-cors, et rentrons au manoir,
Où des maris les femmes délaissées
Sont au salon. Les joyeuses pensées
Sont du jeune âge, et nos veuves d'un jour

Comptaient de seize à vingt printemps à peine.
« Qu'allons-nous faire ici jusqu'au retour
« De nos maris? » dit en riant Arsène.
« Coudre? broder? Oh! non : le ciel est gris;
« Égayons-nous par de joyeux récits. »
On applaudit. Chacune en sa mémoire
Cherchait déjà quelque plaisante histoire,
Lorsque Éliza prit la parole et dit :
« Pour moi, je veux un conte véritable,
« Car autrement ce n'est qu'un jeu d'esprit;
« Je ne ris point au récit d'une fable.
« — C'est mon avis, » répond Lise aux yeux doux,
« Et je vous veux conter une aventure
« Dont les acteurs, connus de mon époux,
« Le sont de moi, peut-être aussi de vous.
« Mais à l'Amour je croirais faire injure
« En divulguant le secret de leurs noms;
« Je les tairai pour de bonnes raisons. »
Autour de Lise on se presse, on l'écoute.
Elle reprend : « Vous connaissez sans doute

« Ce noir séjour, le couvent des Oiseaux ?
« Jusqu'à seize ans Rose y fut enfermée.
« Un beau cousin, dont elle était aimée,
« Venait la voir. A travers les barreaux
« Ils échangeaient une même pensée.
« C'est en prison qu'on bâtit des châteaux.
« Rose au couvent en faisait de si beaux,
« Qu'elle y croyait; on croit tout à son âge.
« Dans ses châteaux, ou plutôt ses palais,
« Ce beau cousin avait un libre accès.
« Page du roi, Rose en faisait son page
« En attendant qu'elle en fît son mari.
« Paul, c'est le nom du cousin si chéri,
« Part pour l'armée. Un an après, la belle
« Était la femme, hélas! en dépit d'elle,
« D'un laid baron. Pour n'être point rebelle
« Aux volontés de son père inhumain,
« Gardant son cœur, Rose donna sa main.
« Mais un beau jour, au lever de l'aurore,
« Un officier, dans sa chambre introduit,

« A pas de loup s'approche de son lit.
« Rose dormait. Plus matinal encore,
« L'époux chasseur venait d'aller au bois.
« Notre officier tout armé prend sa place,
« Et dans ses bras Rose entend une voix
« Chère à son cœur qui lui demandait grâce.
« Rose eût dû fuir, appeler du secours;
« Rose est sans voix, sans force et sans courage;
« Car l'officier était le charmant page,
« Son beau cousin, qui l'adorait toujours.
« Rose est vaincue. A ce moment la porte
« S'ouvre avec bruit (notre page imprudent
« N'avait point mis les verroux en entrant);
« C'est un bouillon que la suivante apporte.
« Dans sa frayeur l'officier avait fui.
« Mais à l'acier qu'à sa bottine il porte,
« Le drap s'accroche et s'enfuit avec lui.
« Jugez alors, dit la belle ingénue,
« De ma surprise et de mon embarras,
« Quand sur mon lit je me vis toute nue. »

A cet aveu que l'on n'attendait pas,
Chacun sourit, et Lise était confuse.
Dans le moment qu'elle cherche une excuse,
Au bruit du cor et des chants du baron,
Le cerf dix-cors entrait à la maison.

TABLE.

Contes — Pages

